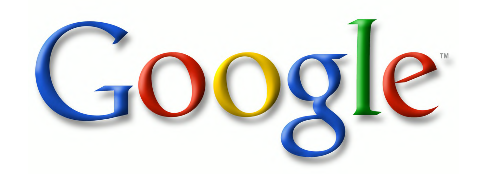
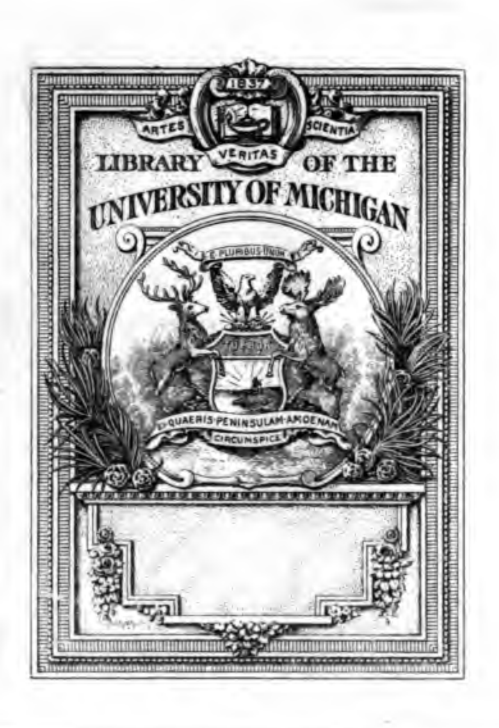



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA
PERLE NOIRE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

ANDRÉA, comédie en quatre actes, six tableaux.
BATAILLE D'AMOUR, opéra-comique en trois actes.
LE CAPITAINE HENRIOT, opéra-comique en trois actes.
DANIEL ROCHAT. comédie en cinq actes.
LE DÉGEL, comédie-vaudeville en trois actes.
LES DIABLES NOIRS, drame en quatre actes.
DON QUICHOTTE, comédie en trois actes, huit tableaux.
L'ÉCUREUIL, comédie en un acte.
LA FAMILLE BENOITON, comédie en cinq actes.
LES FEMMES FORTES, comédie en trois actes.
FERNANDE, pièce en quatre actes.
LES GANACHES, comédie en quatre actes.
M. GARAT, comédie en deux actes.
LES GENS NERVEUX, comédie en trois actes.
LA HAINE, drame en cinq actes.
MAISON NEUVE! comédie en cinq actes.
NOS BONS VILLAGEOIS, comédie en cinq actes.
NOS INTIMES! comédie en quatre actes.
L'ONCLE SAM, comédie en quatre actes.
LA PAPILLONNE, comédie en trois actes.
PATRIE! drame historique en cinq actes, huit tableaux.
LES PATTES DE MOUCHE, comédie en trois actes.
LA PERLE NOIRE, comédie en trois actes.
PICCOLINO, comédie en trois actes.
PICCOLINO, opéra-comique en trois actes.
LES POMMES DU VOISIN, comédie en trois actes, quatre tableaux.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, comédie en deux actes.
LES PRÉS SAINT-GERVAIS, opéra-bouffe en trois actes.
RABAGAS, comédie en cinq actes.
LE ROI CAROTTE, opéra-bouffe-féerie, en quatre actes.
SÉRAPHINE, comédie en cinq actes.
LA TAVERNE, comédie en trois actes, en vers.
LES VIEUX GARÇONS, comédie en cinq actes.

Coulommiers. -- Imp. PAUL BRODARD. — 11-95.

LA

PERLE NOIRE

PAR

VICTORIEN SARDOU

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1895

LA

PERLE NOIRE

I

Quand il pleut à Amsterdam, il pleut bien, et quand le tonnerre s'en mêle, il tonne bien; — c'est la réflexion que faisait, un soir d'été, à la nuit, mon ami Balthazar Van der Lys, en courant le long de l'Amstel pour regagner son logis avant l'orage. Malheureusement le

vent du Zuyderzée courait plus vite que lui. Une épouvantable rafale s'abattit tout à coup sur le quai, secouant les volets, brisant les enseignes, tordant les girouettes ; et une certaine quantité de pots de fleurs, de tuiles, d'*espions* et de serviettes détachés des toits ou des fenêtres, s'en allèrent pêle-mêle dans le canal, suivis du chapeau de Balthazar, qui cut toutes les peines du monde à ne pas suivre son chapeau. — Après quoi le tonnerre éclata ; après quoi les nuages crevèrent ; — après quoi Balthazar fut mouillé jusqu'aux os et se mit à courir de plus belle.

Pourtant, à la hauteur de l'Orphelinat, il se rappela qu'il est dangereux d'établir des courants par ces temps d'orage. Les éclairs se succédaient sans relâche ; le tonnerre grou-

dait coup sur coup : un malheur est vite arrivé. — Cette remarque l'épouvanta tellement qu'il se jeta à l'aveuglette sous un auvent de boutique, où quelqu'un le reçut dans ses bras et faillit rouler à terre avec lui, — un monsieur tranquillement assis sur une chaise ; — et ce monsieur n'était autre que notre ami commun, Cornélius Pump, que je vous donne pour le premier savant de la ville.

« Tiens !... Cornélius !... Que diable faistu là sur une chaise ? dit Balthazar en se secouant.

— Oh ! là ! là ! répondit Cornélius inquiet, ne t'agite pas ainsi : tu vas casser le fil de mon cerf-volant ! »

Balthazar se retourna, croyant que son ami se moquait de lui ; mais il le vit, non sans

stupeur, gravement occupé à ramener à lui, par un fil de soie, le plus beau cerf-volant qu'Amsterdam eût jamais vu flotter dans les airs. Ce majestueux joujou se balançait sur le canal à une hauteur prodigieuse, et ne semblait regagner la terre qu'avec dépit. Cornélius tirait, le cerf-volant tirait, et le vent, compliquant la difficulté, s'amusait beaucoup de ce petit débat. Mais ce qui était bien fait pour provoquer l'admiration, c'est la queue du cerf-volant, deux fois plus longue qu'elle ne l'est d'ordinaire, et toute agrémentée de petits flocons de papiers, en quantité innombrable.

« Quelle diable d'idée, s'écria enfin Balthazar, de jouer au cerf-volant par un temps pareil?

— Je ne joue pas au cerf-volant, nigaud, répondit Cornélius en souriant de pitié, je constate la présence de l'acide nitrique dans les nuages chargés d'électricité...: témoin, ajouta le savant, qui, cette fois, saisit le cerf-volant décidément vaincu, et qui jeta un coup d'œil sur les petits papiers dont la queue était garnie..., témoin mon papier de tournesol qui est rougi, comme tu vois...

— Ah! bon, répliqua Balthazar avec le sourire un peu narquois de l'ignorant qui ne comprend rien à ces puérilités de la science!... ah! c'est pour étudier!... Joli moment!

— Je crois bien, répondit naïvement Cornélius, et quel observatoire!... Regarde-moi cela! — Pas de maisons rapprochées! Un bel horizon! Dix paratonnerres en vue, et tout

en feu ! — Voilà assez longtemps que je le guette, ce scélérat d'orage, et que je me promets de venir ici le regarder nez à nez ! »

Un violent coup de tonnerre éclata sur ces mots.

« Va ! va ! reprit Cornélius, gronde et grogne tant que tu voudras ; je te tiens et je te dirai ton fait !

— Et que vois-tu là de si intéressant? dit Balthazar, que l'eau du ruisseau commençait à envahir, et qui n'était pas de belle humeur.

— Pauvre homme, répliqua Cornélius avec un sourire de pitié ; réponds-moi, qu'est-ce que cela?...

— Parbleu ! c'est un éclair ! dit Balthazar ébloui.

— Oui, mais de quelle nature?...

— De la nature des éclairs.

— Tu ne m'entends pas, reprit Cornélius, il y a éclair et éclair. — Nous avons l'éclair de *première classe*, en forme de sillon lumineux, resserré, très-arrêté sur les contours, affectant la forme du zigzag et la couleur blanche, purpurine ou violacée; — puis l'éclair de *seconde classe*, nappe de lumière étendue, généralement rouge, qui peut embrasser tout l'horizon; — et enfin l'éclair de *troisième classe*, roulant, rebondissant, élastique et de forme le plus souvent sphérique; mais est-il réellement globulaire, ou bien n'est-ce qu'une illusion d'optique?... Voilà précisément le problème qui me taquine depuis si longtemps! — Tu me diras, il est vrai, que les globes de feu ont été par-

faitement observés par Howard, Schübler, Kamtz...

— Oh ! je ne dis rien du tout, répondit Balthazar ; voici l'eau qui gagne, et je voudrais bien m'en aller.

— Attends-moi, dit Cornélius ; quand j'aurai vu mon éclair sphérique...

— Ma foi, non ; je ne suis qu'à trois cents pas de ma maison, je me risque. Et si tu veux bon feu, bon souper, bon lit au besoin, et, en fait de globe, celui de ma lampe, je t'offre tout cela. — Est-ce dit ?

— Attends un peu, mon éclair ne peut tarder... »

Balthazar, sans répondre, allait s'élancer dans la rue, quand, subitement, un éclair sinistre et cuivré déchira la nue, et au même

instant la foudre éclata avec un effroyable vacarme à quelques centaines de pas. — La secousse fut si violente que Balthazar fléchit sur ses genoux et faillit choir.

« Il y a globe positivement, dit Cornélius; et cette fois je l'ai bien vu : allons souper! »

Balthazar, aveuglé et étourdi, se ramassait.

« La foudre est tombée du côté de ma maison!

— Non! répondit Cornélius, c'est sur le quartier des Juifs! »

Balthazar, sans l'écouter, se mit à courir en dépit du danger, et Cornélius, rassemblant ses petits papiers et se coiffant de sa chaise, se décida à le suivre malgré la pluie qui redoublait.

A l'entrée du Zwanenburger-straat, où est sa demeure, mon ami Balthazar fut complétement rassuré. — Aucune flamme n'illuminait la rue, et la maison était encore à sa place. Il franchit d'un bond l'escalier du perron et frappa deux ou trois coups en maître. — Toutefois, on s'empressa si peu d'ouvrir, que Cornélius eut le temps de le rejoindre. Balthazar frappait à tour de bras.

« Conçoit-on cette Christiane qui n'ouvre pas? »

A la fin, Christiane se décida. Elle était pâle à faire peur; ses mains tremblaient, et c'est à peine si elle pouvait parler...

« Ah! monsieur, dit-elle, avez-vous entendu ce coup de tonnerre?...

— Il t'a donc rendue sourde? répondit

Balthazar en s'élançant dans la maison; vite! du linge, ma fille, un grand feu et le couvert!... »

Il franchit les quatre ou cinq marches de l'escalier d'une enjambée; et, poussant la porte de la grande salle, il alla tomber dans son fauteuil avec un soupir de soulagement. Cornélius suivait avec sa chaise...

II

Une heure après, les deux amis achevaient de souper, les coudes sur la table, et narguaient le vent et la pluie qui faisaient rage au dehors.

« Voici, dit Cornélius, le plus joli moment de la journée. Une bonne bouteille de curaçao blanc, un bon feu, de bon tabac, et un bon ami pour jaser avec vous : il n'y a pas mieux, n'est-ce pas, Christiane?... »

Christiane allait et venait, posant sur la table le lourd cruchon de grès et les verres antiques aux pieds légers. Son nom, prononcé par Cornélius, la fit rougir, mais elle ne répondit rien, toute frissonnante qu'elle était encore de sa frayeur.

Christiane (il est temps de vous le dire) était une jeune fille élevée par charité dans la maison de notre ami Balthazar, et je vous demande la permission de vous conter son histoire si vite que vous n'aurez pas le temps de vous impatienter. Quelque temps après la mort de son mari, madame Van der Lys, la mère de Balthazar, était un jour à la messe, quand elle sentit une légère secousse à sa robe; et, s'avisant que quelqu'un pourrait bien en vouloir à sa bourse, elle prit si bien son

temps qu'elle saisit sur le fait la main de son voleur. C'était une main de petite fille, toute mignonne, toute rose, toute fraîche. — La brave dame eut les larmes aux yeux de voir ces petits doigts de chérubin s'exercer si vite à mal faire. Son premier mouvement fut de relâcher l'enfant par pitié; le second de la retenir par charité, et c'est à quoi elle se décida, la bonne âme! Elle emmena chez elle la petite Christiane qui pleurait, ayant peur d'être battue par *sa tante*. Madame Van der Lys la consola, la fit causer, et en apprit assez pour comprendre que le père et la mère de l'enfant étaient de ces bohémiens qui courent les kermesses; que la petite fille avait été rompue dès son jeune âge à tous les exercices des saltimbanques; que le père s'était tué en exécutant

un tour de force; que la mère était morte de misère; et enfin que la prétendue *tante* était une mégère qui rouait de coups la petite fille et qui l'instruisait à voler, en attendant mieux. — Je ne sais si vous avez connu madame Van der Lys, mais c'était une aussi bonne femme que son fils est un brave garçon. Elle garda l'enfant, que *sa tante* ne vint pas réclamer, comme bien vous pensez : elle l'éleva, lui apprit à lire, écrire et compter; et ce fut bientôt un petit modèle de douceur, de décence et de bonnes façons. Et puis quelle ménagère!... Quand la pauvre dame mourut, elle eut du moins la consolation de laisser à son fils, avec sa cuisinière, la vieille Gudule, qui était sourde et qui commençait à trébucher un peu, une jeunesse de quinze ans, alerte et

vive, qui ne laisserait jamais s'éteindre le feu de Balthazar ni refroidir son dîner, et qui savait où trouver le beau linge et la belle argenterie pour les jours de gala. — Avec cela, polie, avenante, douce et jolie : — c'était du moins l'opinion de Cornélius, qui avait découvert dans ces yeux-là des éclairs bien autrement intéressants que ceux de la troisième classe... — Mais chut!... Je m'arrête ici pour ne pas médire.

Je puis ajouter pourtant que Christiane faisait bon accueil à Cornélius, qui lui prêtait de bons livres : le jeune homme, en sa qualité de savant, faisant plus de cas d'une femme de ménage comme Christiane que des plus belles poupées de la ville, lesquelles bien souvent ne sont bonnes à rien. Mais ce soir-là, il

semblait que l'orage eût paralysé la langue de la jeune fille. Elle avait refusé de prendre place à table, où son couvert était mis comme à l'ordinaire...; et sous prétexte de servir les deux amis, elle allait et venait, écoutant mal, répondant de travers, et faisant le signe de croix à tous les éclairs... jusqu'au moment où Balthazar, se retournant, ne la vit plus et pensa qu'elle s'était retirée dans sa chambre. — Quelques minutes après, il alla prêter l'oreille à la porte de cette chambre qui ouvrait sur la grande salle, parallèlement au cabinet d'étude; comme il n'entendit rien, il resta convaincu que la jeune fille dormait déjà, et vint se rasseoir près de Cornélius en bourrant sa pipe.

« Qu'a-t-elle donc ce soir? dit Cornélius, en

désignant du geste la chambre de la jeune fille.

— C'est l'orage, répondit Balthazar, les femmes sont si peureuses!

— Si elles ne l'étaient pas, ami Balthazar, répondit Cornélius, nous n'aurions pas l'immense bonheur de les protéger comme des enfants... celle-là surtout, qui est mignonne et frêle!... Je ne peux pas la regarder, vraiment, que les pleurs ne me viennent aux yeux, c'est si doux, si bon... si tendre! — Ah! la charmante enfant!

— Eh là! maître Cornélius, répliqua Balthazar en souriant, vous êtes presque aussi enthousiaste de mademoiselle Christiane que du tonnerre! »

Cornélius rougit un peu et murmura :

« Ce n'est pas la même chose!

— Naturellement... répondit Balthazar en éclatant de rire, et prenant amicalement les deux mains de Cornélius. — Voyons, lui dit-il avec ce bon sourire qui vient du cœur, et qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ce garçon-là; est-ce que tu crois que je ne vois pas ce qui se passe?... Mais tu ne joues pas seulement au cerf-volant sur l'Amstel, — grand enfant que tu es..., tu joues aussi à la raquette avec Christiane..., et ce sont vos deux petits cœurs qui servent de volants...

— Comment, tu crois? balbutia le savant déconcerté.

— Mais voilà trois mois, ami Cornélius, et je ne pense pas que ce soit pour mes beaux yeux seulement,... trois mois que tu viens ici deux fois par jour : à midi, en allant à ton

cours du jardin zoologique, et à quatre heures en en sortant.

— C'est le chemin le plus court, hasarda timidement Cornélius.

— Oui, pour te faire aimer...

— Mais...

— Voyons, reprit Balthazar sans l'écouter, raisonnons : Christiane n'est pas une jeune fille comme une autre; c'est un petit cœur et une petite tête bien intelligents, je t'en réponds; et assez pour admirer un savant comme toi. Tu lui serres les mains, tu t'inquiètes de sa santé; tu lui prêtes des livres qu'elle dévore. C'est un petit cours de chimie à propos d'une tache sur sa robe..., d'histoire naturelle au sujet d'un pot de fleurs, ou d'anatomie comparée à l'occasion du chat!... Elle t'écoute

de toutes ses oreilles, de tous ses yeux ; et tu ne veux pas que l'amour se mette de la partie, entre un professeur de vingt-cinq ans et une écolière de dix-huit?

— Eh bien, je l'aime, quoi! répondit résolument Cornélius, que veux-tu y faire?

— Et toi?

— Eh bien! je veux l'épouser.

— Eh bien! alors, dis-le donc!

— Eh bien! mais je le dis!

— Eh bien! alors, embrasse-moi donc! s'écria Balthazar, et vive la joie! moi aussi je me marie!

— Oh!... fit Cornélius saisi.

— Et j'épouse, continua Balthazar avec l'enthousiasme d'un amoureux qui ne voit et n'entend que lui, et j'épouse mademoiselle

Suzanne Van Miellis, la fille du banquier. »

Cornélius fit un geste qui pouvait se traduire par : Diable!... avec un point d'admiration. Balthazar continua :

« Remarque bien, Cornélius, que je l'aime depuis six ans, et avec passion. Mais mademoiselle Suzanne, qui est aujourd'hui la fille reconnue d'un gros banquier, n'était alors que sa fille naturelle. Sa mère était si pauvre qu'elles venaient, toutes les deux, travailler chez nous à la couture. Te le rappelles-tu?... Et si je m'étais hasardé, dans ce temps-là, à dire tout haut : « Voilà ma femme ! » on aurait poussé de beaux cris dans la famille. Je me disais donc tout bas : « Plus tard!... plus tard!... » Et le *plus tard* est venu. Un beau matin, on a fait monter Suzanne et sa mère

en voiture, et fouette cocher ! Ce gros égoïste de Van Miellis, qui n'avait jamais voulu voir sa fille, l'avait rencontrée par hasard ; il s'était ému..., il avait des remords, à ce qu'il disait ; moi, je crois qu'il avait tout bonnement la goutte à faire soigner ; mais, quoi qu'il en soit, tu sais le reste aussi bien que moi. Il est mort l'hiver dernier, en laissant à sa fille une des plus belles fortunes de la ville.

— La plus belle..., dit gravement Cornélius.

— Eh bien ! voilà ce qui me fâchait, Cornélius, et ce qui m'empêchait de voir ma Suzanne ; c'est qu'elle était trop riche. Je n'osais plus me présenter chez elle ; j'aurais eu l'air d'y aller pour son argent. Tu ne te fais pas une idée de la quantité de gens qui

veulent l'épouser maintenant! La première fois que je la rencontrai, depuis son changement de fortune, ce fut au Jardin zoologique. Il y avait autour d'elle une demi-douzaine de messieurs de tout âge, et galants!... et empressés!... Je n'aurais jamais eu l'audace de l'aborder. Il faut être juste, c'est elle qui m'appela : — « Eh bien! monsieur Balthazar, vous ne saluez plus vos vieux amis? » Moi, je me confondais en politesses... — « Mademoiselle!... madame!... » — Ils riaient tout bas, les autres; mais quand elle eut pris mon bras, et que sa mère m'eut invité à dîner, ils ne riaient plus du tout, eux qu'on n'invitait pas... Et je passai une soirée, ce jour-là... Ah! Dieu, la jolie soirée!...

— Et enfin?... dit Cornélius.

— Et enfin, je ne quittais plus sa maison. Je l'aimais comme un perdu, mais je n'aurais jamais rien dit. C'est la mère qui m'a poussé à parler... Une brave femme, tu sais, qui m'aime bien parce que j'étais poli avec elle quand elle était pauvre. Elle me dit, l'autre jour, en me reconduisant : — « Mais parlez donc, monsieur Balthazar, vous valez mieux que tout ce monde-là ; et je serais si heureuse de vous appeler mon fils!... — Ma foi, cela m'a décidé : j'ai pris mon cœur à deux mains, et ce soir, quand je me suis trouvé seul avec Suzanne, j'ai dit le grand mot!... Elle avait bien l'air de s'y attendre un peu; mais cela n'empêchait pas qu'elle ne fût aussi émue que moi... Elle rougissait... et, néanmoins, elle me regardait... Oh! elle me regardait jusqu'au fond

de l'âme, si bien que tout dansait autour de moi. Enfin, elle m'a répondu : — « Monsieur Balthazar, il ne faut pas me savoir mauvais gré de ce que je vais vous dire ; mais, depuis que je suis riche, je vous assure que je suis bien malheureuse. Je ne sais plus distinguer ceux qui m'aiment et ceux qui ne m'aiment pas. Je vois tant de gens qui m'adorent, que je me défie de tout le monde ; et j'irais jeter ma fortune dans l'Amstel plutôt que d'épouser un homme à qui je supposerais un vilain calcul !...

— Ah ! mademoiselle ! » Moi, je me récriais, tu comprends ? — « Oh ! reprit-elle, je sais bien que vous n'êtes pas de ceux-là, monsieur Balthazar... Ce serait bien triste !... Mais ce n'est pas assez ; je vais vous dire mon

rêve. Je ne voudrais choisir pour mari que celui qui m'aurait aimée quand j'étais pauvre... Ah! je serais bien sûre de l'amour de celui-là, et je lui rendrais bien la pareille!...
— Mais alors, m'écriai-je, celui-là, c'est moi!... mademoiselle... c'est moi qui vous aime depuis six ans, et si je n'ai jamais osé vous le dire, vous avez bien dû vous en apercevoir! » Elle me répondit tout doucement : « Peut-être, oui... » Et elle continua à me regarder d'une manière si étrange... Je voyais bien qu'elle ne demandait pas mieux que de me croire, et qu'elle n'osait pas...

— « Tenez, reprit-elle, voulez-vous que je sois sûre de ce que vous dites? Vous rappelez-vous ce jour d'été où je travaillais chez vous avec ma mère? On apporta des fleurs

nouvelles pour le jardin... — Ah! je me le rappelle bien, mademoiselle, c'étaient des orchidées. — Oui, et l'on me permit d'aller voir ces fleurs avec vous. Il y en avait de toutes les formes, et si singulières!... L'une ressemblait à un papillon, l'autre à une guêpe; une autre... on eût dit d'une petite figure; mais il y en avait une surtout qui les effaçait toutes, et sur dix fleurs du même pied, pas une qui lui ressemblât; c'était comme un petit cœur tout rose, avec deux ailes bleues de chaque côté!... et d'un si joli rose et d'un si joli bleu!... Je n'ai jamais vu la pareille. Et alors!... — Et alors, laissez-moi dire la suite, mademoiselle... Alors, comme nous nous penchions tous deux pour voir la fleur de plus près, je ne sais comment il se fit que vos cheveux effleurèrent un peu

les miens, et dans le brusque mouvement que vous fîtes pour vous retirer, votre main, qui tenait la fleur pour la mieux voir, la détacha de sa tige... J'entends encore votre cri... Je vous vois encore, prête à pleurer de cet accident et à me demander pardon... quand votre mère parut à la fenêtre et vous appela; et moi!... — Et vous? — Et moi, je ramassai la fleur tombée! — Vous l'avez ramassée?... — Et je la gardai en souvenir de ce petit moment de bonheur si court et si doux... — Vous l'avez gardée?... — Précieusement, mademoiselle, et je vous la montrerai quand vous voudrez! »

Ici, mon ami, si tu avais pu voir Suzanne... Ce n'était plus elle, Cornélius, non, c'était une créature nouvelle, et cent fois plus

belle, si c'est possible... Ses yeux brillaient; sa figure rayonnait. Elle me tendit ses deux mains par un mouvement si joli qu'un ange n'eût pas mieux fait.—« Ah! me dit-elle, c'est tout ce que je voulais savoir, mon ami, et je suis bien heureuse!... Si vous avez ramassé la fleur en souvenir de moi, c'est que vous m'aimiez déjà; et si vous l'avez gardée jusqu'à présent, c'est que vous m'aimez encore. Apportez-la demain, notre petite fleur aux ailes bleues... c'est le plus joli cadeau que vous pourrez mettre dans ma corbeille de noce!... » — Ah! mon ami!... quand j'ai entendu ces mots : *La corbeille!*... et *la noce!*... pour le coup, j'ai failli m'évanouir... Je me suis levé, et j'allais certainement faire quelque folie quand la mère est entrée. — J'ai

pousser un cri... et se leva... — Balthazar reparut tout pâle sur le seuil de la porte :

« Cornélius !... Ah ! mon Dieu !...

— Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? s'écria le savant effrayé...

— Ah ! mon Dieu !... viens !... Regarde ! regarde !... »

Et Balthazar éleva la lampe pour éclairer l'intérieur du cabinet ..

III

Ce que vit Cornélius justifiait bien le cri de Balthazar !... — Le parquet était complétement jonché de papiers de toute sorte, et cette profusion de paperasses s'expliquait à la vue de deux cartons verts arrachés de leur casier de bois, et éventrés sur le tapis. Ajoutez à cela un grand portefeuille de maroquin où Balthazar serrait sa correspondance, ouvert et béant, malgré sa serrure d'acier...

et tout à fait vide, après avoir semé çà et là quelques centaines de lettres!...

Mais ce n'était que la plus petite partie du mal. — Devant ce dégât, dont il ne cherchait pas encore à se rendre compte, le premier mouvement de Balthazar fut de courir au secrétaire. Il était forcé!... — La serrure de fer avait pourtant mieux résisté que celle du portefeuille, et le pêne était bravement resté dans la gâche : aussi, dans l'impuissance de l'arracher, avait-il fallu briser le couvercle du secrétaire. Toute la partie du bois adhérente à la serrure était littéralement hachée, déchiquetée, et réduite en charpie; et la serrure elle-même, détachée de toutes parts, pendait misérablement, avec ses clous tordus et brisés! — Quant au couvercle ar-

rondi et mobile comme celui de tous les secrétaires à la Tronchin, il était aux trois quarts relevé; assez pour permettre à la main de fouiller tous les tiroirs et tous les recoins du meuble.

Mais, chose étrange!... la plupart des tiroirs que rien ne protégeait contre la violence et qui contenaient des valeurs en papier, avaient été respectés par le voleur, et il semblait même qu'il ne se fût pas donné la peine de les ouvrir. Toute son attention s'était portée sur celui qui contenait les pièces d'or et d'argent : quinze cents ducats environ, deux cents florins et le petit coffre d'acier dont Balthazar avait parlé, rempli de bijoux. — Ce tiroir, arraché de son alvéole, était absolument vide comme si on

l'eût retourné; tout avait disparu : or, argent, bijoux, sans laisser trace; et, ce qui fut pour Balthazar le coup le plus cruel, c'est qu'ayant ramassé à terre le coffre d'acier, il s'assura qu'il était vide aussi, et que le médaillon avait été pris comme tout le reste!...

Cette perte cruelle, qui l'affectait plus que celle de tout son argent, fit succéder à sa première stupeur un véritable accès de folie. Il ouvrit brusquement la fenêtre qui donnait sur la rue et se mit à crier à pleins poumons : « Au voleur!... » Toute la ville, suivant sa coutume, allait répondre : « Au feu! » si ce premier cri n'eût attiré une escouade d'agents de police mis en campagne pour constater et réparer les dégâts causés

par l'orage. Ils accoururent sous la fenêtre où Balthazar, gesticulant, vociférant, ne sut pas venir à bout de s'expliquer. Toutefois, M. Tricamp, leur chef, vit bien qu'il s'agissait d'objets volés : après avoir invité Balthazar à faire moins de bruit dans l'intérêt de sa cause, il posta deux agents dans la rue, pour surveiller les abords, et pria ces messieurs de l'introduire dans la maison, sans réveiller personne : ce que Cornélius fit incontinent.

IV

La porte ouverte sans bruit, M. Tricamp entra sur la pointe du pied, suivi de son troisième agent, qu'il laissa dans le vestibule, avec ordre de ne laisser entrer ni sortir personne. Il pouvait être à peu près minuit; toute la ville dormait, et l'on s'assura, par la tranquillité qui régnait dans la maison, que Gudule, un peu sourde, et

n'avait d'autre défaut, pour sa profession, qu'une excessive myopie : fâcheuse disgrâce qui l'obligeait à regarder les choses de fort près, ce qui n'est pas toujours le moyen de les bien voir.

Il fut évidemment surpris; mais il est de règle, pour tout métier, de ne pas paraître étonné devant les *clients*. — Il se contenta de murmurer : « Très-bien!... très-bien!... » en souriant et en jetant de tous côtés le coup d'œil exercé du maître.

« Vous voyez, monsieur!... lui dit Balthazar suffoqué... vous voyez?

— Très-bien! répondit M. Tricamp; le portefeuille forcé, le secrétaire forcé! Très-bien, parfait!...

— Comment, parfait? dit Balthazar.

— On a pris l'argent, n'est-ce pas? continua M. Tricamp.

— Tout l'argent, monsieur.

— Bon!

— Et les bijoux!... Et mon médaillon!

— Bravo! Vol avec effraction, dans une maison habitée!... Excellent!... Et vous ne soupçonnez personne?

— Personne, monsieur!

— Tant mieux! Nous aurons le plaisir de la découverte. »

Balthazar et Cornélius se regardèrent avec surprise; mais M. Tricamp continua tranquillement et sans s'étonner :

« Voyons la porte! »

Balthazar lui montra la porte unique du cabinet, munie de sa belle serrure du vieux

temps, un chef-d'œuvre comme on n'en trouve plus que dans nos bons Pays-Bas. Tricamp fit jouer la serrure. — Cric! crac! — C'était net, sonore et plein d'aisance... Il retira la clef et s'assura par un seul coup d'œil de l'impossibilité d'ouvrir cette serrure au moyen des engins ordinaires. La clef avait la forme d'un double trèfle et se compliquait d'un secret qui, par exception, n'était pas connu de tout le monde.

« Et la fenêtre?... dit M. Tricamp en remettant la clef à Balthazar.

— La fenêtre était fermée, dit Cornélius, et nous ne l'avons ouverte que pour vous appeler. D'ailleurs, remarquez, monsieur, qu'elle est munie d'une forte grille, dont les barreaux sont très-rapprochés. »

M. Tricamp s'assura en effet que les barreaux n'auraient pu livrer passage à un enfant de deux ans, et referma lui-même la fenêtre. Après quoi, il se retourna naturellement du côté de la cheminée. Balthazar suivait tous ses mouvements sans rien dire, avec la confiance du malade qui regarde le médecin écrire son ordonnance.

M. Tricamp se pencha et considéra attentivement l'intérieur de la cheminée; mais là encore il fut dérouté. — Une maçonnerie récente avait comblé les trois quarts du conduit, ne laissant que l'ouverture nécessaire au passage d'un tuyau de poêle. — Ce poêle, démonté tous les ans, au printemps, pour être nettoyé et remonté seulement aux premiers froids, était actuellement au grenier, et la

cheminée était absolument vide. — M. Tricamp ne se demanda pas un seul instant si ce conduit de poêle pouvait livrer passage à quelqu'un, et se releva plus embarrassé qu'il ne voulait bien le paraître.

« Très-bien! fit-il... diable! » Et il regarda le plafond, après avoir remplacé son lorgnon par une paire de lunettes. « De ce côté encore, rien de suspect, ni même de douteux. » Il prit la lampe des mains de Balthazar et la plaça sur le secrétaire, en ôtant l'abat-jour; et soudain ce mouvement leur fit découvrir un détail qui leur avait échappé jusque-là...

V

A trois pieds au-dessus du secrétaire et à distance à peu près égale du sol et du plafond, une sorte de couteau était fiché dans la cloison; vérification faite, ce couteau appartenait à Balthazar. C'était une arme étrangère, le cadeau d'un ami, qui trouvait ordinairement sa place dans le secrétaire; mais ce qui devait surprendre, c'est l'étrange emploi

de tenture semblable à celui des deux pièces. — M. Tricamp leur fit remarquer que le morceau de papier carré rapporté anciennement de ce côté, avait été décollé avec une extrême habileté, qui supposait chez l'opérateur l'intention de le recoller plus tard. En se haussant un peu, il parvint à glisser son bras par l'ouverture, et s'assura que le même travail avait été fait de l'autre côté, sur le papier de la chambre voisine, avec la même précaution, la même adresse et dans le même but évidemment!...

Dès lors, il n'y avait plus à douter : — c'était assurément de ce côté qu'il fallait supposer l'introduction du voleur, l'œil-de-bœuf étant assez large pour lui livrer passage. M. Tricamp, descendu de son piédestal, se

vourant une prise, avec tout l'orgueil du triomphe ; maintenant que nous connaissons les procédés du voleur, assurons-nous de son tempérament.

— De son tempérament! s'écria Balthazar..., nous avons bien le temps!...

— Oh! pardonnez-moi, répliqua Tricamp, nous ne saurions mieux faire; et monsieur, qui est un savant, me comprendra tout de suite. L'application des connaissances physiologiques aux enquêtes, informations et examens judiciaires, est un fait désormais accompli, monsieur, et qui ruine de fond en comble tout l'empirisme de la vieille routine...

— Mais, dit Balthazar, pendant que vous parlez, mon voleur court!

déchiffrer. — Ainsi, hier matin, sur deux servantes également suspectes d'avoir volé un châle à leur maîtresse, j'ai pu désigner la coupable à première vue. La voleuse avait le choix de deux cachemires : l'un bleu, l'autre jaune; elle avait pris le bleu! L'une des servantes étant blonde et l'autre brune, j'étais sûr de ne pas me tromper en arrêtant la blonde : la brune eût évidemment choisi le châle jaune!

— C'est admirable! dit Cornélius.

— Eh bien, ajouta Balthazar, dites-moi le nom de mon voleur;... et vite, car j'ai la fièvre...

— Je ne vous dirai pas tout de suite le nom, reprit M. Tricamp; mais, ce que je puis affirmer d'abord, c'est que le coupable en est

à ses premières armes... — L'adresse avec laquelle ce papier est détaché du mur pourrait nous abuser un moment sur *ses facultés;* mais le papier qui a séché sur place cinq ou six ans se décolle de lui-même si facilement, qu'il n'y a pas là grand talent. — L'ouverture était pratiquée; le mérite était donc de la découvrir; et encore la vue du papier rapporté était-elle un indice plus que suffisant. Je ne parle pas de ce portefeuille si grossièrement éventré, ni de ce meuble forcé d'une façon brutale et sauvage! — Tout cela est à faire hausser les épaules: c'est *travaillé* sans grâce et sans goût. Voyez-moi cette serrure qui pend! C'est lamentable!... Il n'a pas même su faire sortir le pêne de la gâche. — Il faut qu'il ait des outils de savetier; et ce n'est pas

pardonnable, aujourd'hui que l'industrie anglaise nous fabrique des instruments si légers, si délicats, si commodes !... Ah !... messieurs, je vous ferai connaître, quand vous voudrez, des artistes qui vous forceront vos secrétaires de manière à vous enthousiasmer !

— Donc, dit Cornélius, c'est un novice ?

— Évidemment..., et puis c'est un manant. Un voleur qui se respecte un peu, n'aurait garde de laisser un appartement dans ce désordre : il y mettrait plus de coquetterie... Saundersen, que nous avons exécuté l'autre jour serait plutôt revenu, monsieur, pour remettre toute chose à sa place. Voilà l'artiste !

—J'ajouterai que ce personnage ne doit être ni très-grand, ni très-robuste. Je n'en veux pour

preuve que l'emploi de ce couteau et du cordon de sonnette, là où un homme de vigueur et de taille raisonnables devait se hisser facilement, par la seule force du poignet. De plus, une main robuste eût enfoncé ce couteau d'un seul coup, tandis que notre voleur a dû frapper longtemps pour le faire pénétrer dans la cloison : voyez plutôt à l'extrémité du manche cet écrasement tout récent.

— C'est vrai! dit Balthazar, ébloui par cette profondeur de vues.

— Mais pourtant, objecta Cornélius, ce secrétaire dont le bois est en charpie?

— Eh! monsieur, s'écria Tricamp, voilà justement où se révèle la faiblesse! La véritable force est sereine et calme; car elle est

sûre d'elle-même. Elle donne un coup de poing, un seul, sur un secrétaire arrondi, qui ne demande qu'à sauter, et il saute ! Tandis que ceci est l'œuvre d'un impuissant qui perd la tête. L'objet résistait, il a frappé, cogné à tort et à travers ; il l'a mis en fagots, en miettes, en bouillie... Pas de muscles, des nerfs!... Travail d'enfant, ou de femme.

— De femme?... s'écria Balthazar.

— Depuis que je suis ici, monsieur, répondit Tricamp, je n'en ai pas douté une minute. »

Balthazar et Cornélius se regardaient...

« Et pour me résumer, ajouta Tricamp en prenant une dernière prise,... c'est une femme jeune,... car elle escalade... — petite,... car elle a besoin d'échelle... — bru-

ne... car elle est rageuse... — familière avec vos habitudes, car elle a profité du moment où vous étiez dehors pour agir à loisir; car elle est allée droit au tiroir qui contient l'argent, en négligeant les autres. Et enfin, pour tout dire en un mot, si vous avez ici ou une jeune maîtresse, ou une jeune servante... ne cherchez pas plus loin : c'est elle!

— Christiane!... s'écrièrent ensemble les deux jeunes gens.

— Ah! il y a donc une Christiane, dit M. Tricamp. — Eh bien, c'est Christiane!... »

VI

Balthazar et Cornélius se regardaient tout pâles... Christiane !... la jolie Christiane !... leur Christiane si bonne... si douce! une voleuse!... Allons donc!... Et pourtant ils se rappelaient son origine et la manière dont elle était entrée dans la maison... Après tout, ce n'était qu'une bohémienne... Balthazar était tombé sur une chaise comme un homme

ivre. Quant à Cornélius, il lui semblait qu'on venait de lui brûler le cœur avec un fer rouge et qu'il allait en mourir...

« Voyons donc cette Christiane, dit M. Tricamp en les tirant tout à coup de leur stupeur, et visitons sa chambre!

— Sa chambre, répondit Balthazar, en essayant de se lever!... Mais la voilà, sa chambre! et il montra l'œil-de-bœuf.

— Et vous n'avez pas tout deviné? reprit en souriant l'agent de police.

— Mais, dit Cornélius en faisant un effort pour parler, elle a dû nous entendre! »

Tricamp saisit la lampe, sortit vivement, poussa la porte de la pièce voisine et entra dans la chambre de Christiane, suivi des jeunes gens... La chambre était vide!... Ils

poussèrent tous trois le même cri: « Elle s'est sauvée ! » — M. Tricamp s'assura en un tour de main que le lit n'était pas défait, et en même temps que rien n'était caché ni dans le matelas, ni dans la paillasse. « Elle ne s'est pas même couchée, » dit-il...

Au même instant, ils entendirent du bruit sous le vestibule; la porte de la grande salle s'ouvrit brusquement, et l'agent mis en faction par Tricamp entra, poussant devant lui Christiane qui paraissait plus surprise qu'effrayée !...

« Monsieur Tricamp, dit l'agent, c'est une jeunesse qui allait sortir, et que j'ai arrêtée comme elle tirait les verrous. »

Christiane les regardait tous avec un étonnement si naturel, que tout le monde y

eut une seconde d'hésitation; mais les émotions de M. Tricamp n'étaient pas de longue durée; il attira Christiane jusqu'au secrétaire, et lui dit brutalement en lui montrant le couvercle brisé : « C'est vous ! »

— Moi ! » s'écria Christiane, qui ne parut pas tout d'abord savoir ce que l'on voulait dire.

Elle regarda d'un air hébété Balthazar... puis Cornélius... puis ramenant ses regards vers le secrétaire, elle aperçut le tiroir vide..; et alors comme si elle comprenait tout à coup..., poussant un cri déchirant : « Ah ! vous dites que je vous ai volé !... »

Personne n'eut le courage de répondre : Christiane fit un pas vers Balthazar, qui baissa les yeux devant son regard... Tout à

coup elle porta la main à son cœur comme si elle étouffait... essaya de parler... prononça deux ou trois mots incohérents, où l'on ne distinguait que : « Volé!... moi!... volé!... moi!... » et tomba à terre comme une morte! Cornélius se précipita sur elle, et la releva en la serrant dans ses bras.

« Non! s'écria-t-il! non!... ce n'est pas possible!... cette enfant-là n'est pas coupable!... »

Il courut à la chambre voisine et étendit la jeune fille sur son lit. Balthazar le suivit tout ému; M. Tricamp, toujours souriant, allait entrer derrière eux, quand l'un des agents le retint doucement par la manche...

« Avec votre permission, monsieur Tri-

camp, lui dit-il, nous avons déjà un renseignement sur la jeune personne.

— Voyons le renseignement, dit Tricamp, en baissant la voix.

— Tandis que le camarade faisait le guet dans la rue, le boulanger qui demeure en face lui a raconté que ce soir, un peu avant le grand coup de tonnerre, il a vu mademoiselle Christiane à la fenêtre de la rue ; celle de la grande pièce. — Elle glissait un paquet à un homme avec manteau et grand chapeau..

— Un paquet, dit vivement Tricamp... bien, parfait !... Prenez le nom du témoin et surveillez toujours les abords de la maison, mais auparavant, allez me chercher la gouvernante... Elle couche au premier étage. . »

Les agents s'éloignèrent, et M. Tricamp entra dans la chambre de Christiane.

Christiane était étendue sur son lit, toujours évanouie, malgré les efforts de Cornélius pour la ranimer. Sans s'arrêter à la regarder, M. Tricamp examina la chambre, et aperçut tout d'abord au-dessus de la commode l'œil-de-bœuf ouvert sur le cabinet de Balthazar, et le papier de tenture décollé aussi adroitement que dans l'autre pièce. Il prit une chaise, la posa sur le marbre de la commode, et, mesurant la distance, s'assura que l'escalade était des plus faciles au moyen de cette échelle improvisée.

Après quelques minutes d'examen données à la commode elle-même, il revint

à Balthazar, le sourire sur les lèvres...

« Après tout, dit ce dernier, qui contemplait tristement la jeune fille immobile et glacée, qui nous prouve que c'est elle?

— Mais ceci ! répondit M. Tricamp en déposant dans sa main une des perles noires détachée du médaillon...

— Où l'avez-vous trouvée? dit Balthazar.

— Là, » répondit l'agent de police. Il désignait un tiroir de commode tout rempli d'effets appartenant à Christiane, et qui était resté ouvert par mégarde.

Balthazar courut au meuble, secoua les robes, le linge, et bouleversa tout dans ce tiroir... et dans les autres... mais inutilement... Le médaillon n'y était pas. Il regarda tout autour de lui; cette commode, le lit et

une table sans tiroir composaient tout le mobilier de Christiane. Du reste, ni coffre, ni armoires, et rien qui pût servir à cacher les objets volés...

Cependant la jeune fille se ranimait. Elle ouvrit les yeux, regarda tout le monde autour d'elle; puis, se rappelant, elle détourna la tête et se mit à fondre en larmes en se cachant dans son oreiller.

« Ah! murmura M. Tricamp... les larmes... nous allons avouer. » Et tout doucement il se pencha sur elle, en prenant sa voix la plus douce : « Voyons, mon enfant, un bon mouvement!... Avouez que vous avez succombé à une mauvaise pensée!... Eh! mon Dieu! on n'est pas parfait!..... Et nous aurons pour vous tous les égards que l'on doit à une char-

mante fille... Nous sommes donc un peu coquette... hein?... Nous avons donc voulu nous faire belle?... Nous voulons donc plaire à quelqu'un?...

— Eh! mon Dieu, monsieur, dit Cornélius...

— Chut! jeune homme, répliqua M. Tricamp à demi-voix : soyez sûr qu'il y a complice. » Et se penchant de nouveau sur Christiane : « N'est-ce pas, ma mignonne, que c'est vous?...

— Ah! s'écria Christiane, en se redressant tout à coup, tuez-moi, vous!... mais ne le répétez pas! »

L'apostrophe fut si vive, que M. Tricamp sauta en arrière.

« Monsieur, lui dit Balthazar, ayez la bonté

de nous laisser seuls avec cette enfant, votre présence l'irrite; et nous aurons d'elle meilleur marché que vous. »

M. Tricamp s'inclina.

« Comme il vous plaira, monsieur, mais défiez-vous. Quelle gaillarde! »

Et il sortit...

VII

Cornélius ferma brusquement la porte sur lui ; puis les deux jeunes gens s'approchèrent doucement de Christiane, qui s'était assise sur son lit et qui regardait devant elle, l'œil fixe, sans larmes cette fois, et tremblant la fièvre de tout son corps.

« Voyons, Christiane, mon enfant, dit Balthazar en essayant de prendre sa main cris-

pée sur le lit, nous voilà seuls maintenant, vous n'êtes plus qu'avec des amis... Vous allez parler?

— Je ne veux pas rester ici! dit Christiane d'une voix rauque et sèche, je veux m'en aller... laissez-moi m'en aller!... »

Cornélius la fit rasseoir doucement:

« Vous ne pouvez pas sortir, Christiane, vous ne le pouvez pas, sans nous répondre.

— Dites-nous la vérité, reprit Balthazar, je vous en prie, Christiane, toute la vérité, mon enfant... On ne vous fera rien... je vous le jure sur mon honneur... Je vous pardonnerai, et personne ne le saura... je vous le jure, Christiane... devant Dieu!... — Est-ce que vous ne m'entendez pas?...

— Si! répondit Christiane, qui ne l'écou-

tait pas... Ah! je ne peux plus pleurer! Ah! si je pouvais pleurer!... Faites-moi pleurer!... »

Cornélius regarda son ami d'un air inquiet. Il prit les deux mains brûlantes de la jeune fille, et, les serrant doucement dans les siennes : « Christiane... ma fille, lui disait-il avec toute la tendresse possible, il y a miséricorde pour tous, et nous vous aimons trop pour être sans pitié! Écoutez-moi, je vous en prie. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Si, » dit Christiane en le regardant.

Et ses yeux devinrent humides.

« Eh bien, je vous aime, moi... vous le savez bien... je vous aime de tout mon cœur!

— Ah! s'écria la jeune fille attendrie et

fondant en larmes, c'est vous qui dites que j'ai volé !

— Eh bien, non, répondit vivement Cornélius, non ! je ne le dis pas; non ! je ne le crois pas ! Mais, chère enfant, vous voyez bien qu'il faut m'aider à vous justifier, à trouver le coupable, et pour cela il faut être franche avec moi et tout me dire, tout !...

— Oui, vous êtes bon, vous ! répondit Christiane en pleurant. Vous avez pitié de moi et vous ne croyez pas ce qu'ils disent ! Défendez-moi !... Est-ce que vous ne voyez pas qu'ils sont stupides avec leur vol ?... Et qu'est-ce que l'on veut que je vole ici ?... Est-ce que ce n'est pas tout mon cœur, cette maison ?... Est-ce qu'il y a dans ce mur-là, reprit-elle avec plus d'exaltation en frappant

sur la muraille, est-ce qu'il y a une seule pierre que je n'adore pas?... Est-ce que l'on vole sa propre vie et son propre sang?... Et dire que ma bonne mère n'est pas là!... (C'est le nom qu'elle donnait à madame Van der Lys.) Ah! si elle était là... elle vous ferait rentrer sous terre avec votre vol!... Mais je suis seule, n'est-ce pas?... et l'on m'accuse parce que je suis une bohémienne... parce que j'ai volé quand j'étais petite... Et l'on m'appelle *voleuse!... voleuse!... voleuse!...* On m'appelle *voleuse!!...* »

Elle retomba sur le lit en sanglotant.

Balthazar n'y tint plus : il se mit à genoux devant le lit, et de sa voix la plus humble, la plus suppliante, comme s'il eût été lui-même le coupable :

« Christiane! ma sœur, ma fille, mon enfant, regarde-moi !... Je suis à genoux, tu le vois! Je te demande pardon de tout le mal que je t'ai fait. On ne dira plus rien, on n'en parlera plus; c'est fini!... entends-tu?... Mais puisque tu m'aimes... tu ne veux pas faire mon malheur, n'est-ce pas?... tu ne veux pas payer en peines et en tourments tout ce que tu as reçu de bienfaits? Eh bien, je t'en conjure, si tu sais où est mon petit médaillon... (Je ne te demande pas où il est, entends-tu?... je ne veux pas le savoir... cela m'est égal...) Mais si tu le sais, toi... je t'en supplie, par le nom de ma mère, que tu appelais la tienne, fais que je le retrouve... rien que lui... Toute ma vie en dépend, et celui qui me l'a pris m'a pris tout mon bonheur... Rends-moi

mon médaillon... le veux-tu, dis?... veux-tu me le rendre?

— Oh! dit Christiane désespérée, s'il était dans le sang de mes veines, vous l'auriez déjà!...

— Christiane!...

— Mais je ne l'ai pas!... je ne l'ai pas!... je ne l'ai pas! — dit-elle en se tordant les mains.

Balthazar exaspéré se redressa d'un bond: « Mais, malheureuse!... » Cornélius l'arrêta... et Christiane porta ses deux mains à son front. « Ah! dit-elle en riant, quand je serai devenue folle... ce sera fini, n'est-ce pas? »

Et elle s'affaissa sur elle-même, épuisée, en cachant son visage, comme décidée à ne plus répondre.

VIII

Cornélius entraîna Balthazar hors de la chambre; il le voyait chanceler comme un homme qui a le vertige. Ils trouvèrent dans la grande pièce M. Tricamp, qui ne perdait pas son temps. Il avait fait descendre la vieille Gudule, qui, réveillée en sursaut, à moitié sourde et ne comprenant rien à ce qui arrivait, répondait à ses questions en pleurant et se lamentant.

« Voyons, voyons, ma bonne femme, lui dit M. Tricamp, remettez-vous !

— Jésus Dieu ! mon bon maître ! s'écria Gudule à la vue de Balthazar. Qu'est-ce qu'il y a donc?... Ils m'ont réveillée si brusquement!... Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'on me veut donc?

— Rassure-toi, ma bonne Gudule, répondit Balthazar, ce n'est pas de toi qu'il s'agit... Mais on m'a volé : nous cherchons le coupable.

— On a volé?

— Oui.

— Ah ! mon Dieu ! reprit la pauvre vieille servante désespérée, mais jamais ce n'est arrivé, ça; mais voilà trente ans que je suis dans la maison, et il n'a jamais disparu une épingle !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... il

fallait que ça arrivât, avant que je fusse morte!...

— Voyons, voyons, reprit M. Tricamp, répondez-moi sans vous lamenter, la bonne femme.

— Parlez un peu haut, dit Balthazar, vous savez qu'elle est sourde.

— Nous voulons savoir, dit Tricamp en haussant la voix, si vous étiez là, quand on a volé?

— Mais je ne suis pas sortie, monsieur.

— Du tout, du tout?

— Non, monsieur, parce que je sentais venir l'orage, et à cause de mon âge, ces jours-là, je n'ai plus de jambes.

— Alors, dit Balthazar, tu étais dans ta chambre?...

— Non, monsieur, je suis restée toute l'après-midi, dans la grande pièce, à tricoter près du feu.

— Et tu n'as pas même bougé pour aller à la cuisine?

— Non, monsieur.

— Avez-vous bonne vue, la femme? reprit Tricamp.

— Monsieur? fit Gudule, qui n'entendit pas la question...

— Je demande, répéta Tricamp, si vous avez de bons yeux?

— Oh! pour cela, oui, monsieur; l'oreille pas : c'est un peu dur; mais les yeux, c'est encore bon, comme la mémoire.

— Ah! la mémoire est bonne! — Eh bien,

quelles personnes sont venues dans l'après-midi ?

— Il est venu le facteur, monsieur, et puis une voisine pour emprunter un rouleau de pâtisserie... et puis Petersen, qui est venu demander quelque chose à Christiane.

— Ah !... qu'est-ce que c'est que Petersen ?

— C'est un voisin, monsieur, un garde de nuit, monsieur le connaît bien.

— Oui, dit Balthazar à Tricamp, c'est un pauvre diable qui a perdu sa femme, il y a un mois, et ses deux petits enfants sont malades... Un brave homme auquel on rend ici quelques services...

— Et ce Petersen, reprit Tricamp, est donc entré ?...

— Non, monsieur, répondit Gudule, il a seulement parlé à Christiane, par la fenêtre.

— Pour lui dire?...

— Je n'ai pas entendu, monsieur...

- Et après lui... Personne?... »

Gudule se fit répéter la question et répondit: « Personne !...

— Et Christiane, reprit Tricamp, où était-elle pendant que vous tricotiez?

— Eh bien, monsieur, elle allait et venait comme toujours, cette enfant: elle veillait à la cuisine pour moi, puisque je ne pouvais pas. Elle est si complaisante!

— Mais enfin, elle n'était pas toujours à la cuisine?

— Non, monsieur, elle est entrée dans sa chambre à la nuit close.

— Ah ! elle est entrée chez elle, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, pour faire sa toilette, à cause du souper.

— Et... est-elle restée longtemps dans cette chambre ?

— Une heure, monsieur.

— Une heure ?...

— Oui, monsieur, une bonne heure !

— Et vous n'avez rien entendu pendant ce temps-là ?

— Monsieur dit ?

— Je demande si vous n'avez pas entendu quelque bruit... par exemple, des coups de marteau sur du bois ?

— Non, monsieur.

— Oui, dit Tricamp en se tournant vers les

jeunes gens, elle est sourde!... » Et se penchant vers Gudule, en haussant la voix : « Et puis l'orage grondait déjà, n'est-ce pas?...

— Oui, monsieur : oh! j'entendais bien le tonnerre!

— Elle a confondu les deux bruits, murmura Tricamp, et enfin?... reprit-il tout haut.

— Et enfin, monsieur, la nuit était toute venue; l'orage éclatait; monsieur ne rentrait pas... J'ai eu bien peur, je me suis mise à genoux, et j'ai dit mes prières... et c'est alors que Christiane est sortie de sa chambre, toute tremblante... toute pâle... et le tonnerre, à ce moment-là, a éclaté d'une force!...

— Ah! dit vivement Tricamp, vous avez remarqué qu'elle était pâle et tremblante?

— Dame, comme moi, monsieur. — Cet

orage-là, ça nous cassait bras et jambes. Je ne pouvais plus me relever, moi... et c'est là-dessus que monsieur a commencé à cogner, et Christiane a ouvert... Et voilà tout ce que je sais, monsieur... aussi vrai que je suis chrétienne et honnête femme!...

— Ne pleure donc pas, ma bonne Gudule, répéta Balthazar, puisque je te dis que ce n'est pas toi qu'on accuse!...

— Mais qui donc, monsieur? qui donc, alors?... Sainte Vierge! s'écria-t-elle, frappée d'une idée subite... est-ce que c'est Christiane? »

Personne ne répondit.

« Ah! reprit Gudule, vous ne répondez pas!...— Ah! monsieur, ce n'est pas possible!

— Ma bonne Gudule!

— Christiane, monsieur !... continua la bonne femme sans l'écouter... Une enfant qui vient du bon Dieu !...

— Mais voyons, voyons, demanda Tricamp, puisque ce n'est pas vous !...

— Ah! je l'aimerais mieux, monsieur! répliqua Gudule désespérée... j'aime mieux qu'on m'accuse... accusez-moi, tenez !... Une vieille comme moi... qui suis *toute finie*... qu'est-ce que ça me fait?... J'irai rendre mes comptes là-haut, et ça ne tardera pas... mais cette enfant-là ! Je ne veux pas qu'on y touche, monsieur... Ah ! monsieur Balthazar, n'y laissez pas toucher, c'est sacré !... n'écoutez pas ce méchant homme-là ; c'est lui qui mène tout ! »

Sur un geste de M. Tricamp impatienté, les

agents prirent chacun un bras de la vieille femme pour l'éloigner.

Gudule fit quelques pas, puis se laissa tomber à genoux près du feu, sanglotant et se lamentant de ne pas être morte avant des *malédictions pareilles*, et M. Tricamp fit signe aux agents de la laisser là, à ses prières...

IX

« Eh bien... dit l'agent de police en se tournant vers Cornélius... vous le voyez, personne n'est venu qu'on puisse raisonnablement soupçonner... ni le facteur, ni la voisine, ni ce Petersen. Donc c'est *la vieille* qui a volé, ou c'est *la jeune;* et, comme je ne crois pas *la vieille* en état de faire cette gymnastique, je prie monsieur le savant de tirer lui-même la conclusion...

— Oh ! ne me demandez rien, dit Cornélius; je ne sais plus que penser; il me semble que je rêve et que tout cela est un horrible cauchemar !

— Je ne sais pas, répliqua Tricamp, si c'est un rêve, mais il me semble pourtant que je suis très-éveillé et que je raisonne très-bien.

— Oui, oui, dit Cornélius allant et venant avec fièvre, vous raisonnez bien !

— Et ma logique est assez rigoureuse !...

— Oui, oui, rigoureuse !...

— Et tout me donne assez raison jusqu'ici !...

— Oui, tout vous donne raison !...

— Eh bien, alors, accordez-moi donc que la jeune fille est coupable !...

— Eh bien... non ! répondit avec chaleur

Cornélius en s'arrêtant court devant l'agent de police... Non! voilà ce que je ne croirai pas, tant que je ne l'entendrai pas s'accuser elle-même!... Et Dieu sait... elle le dirait à l'instant, là... devant nous... que j'attesterais encore son innocence!...

— Mais en vérité... objecta l'agent stupéfait... mais son innocence!... mais quelle diable de preuve?...

— Ah! je n'en ai pas, je le sais, reprit Cornélius!... Et je connais toutes celles que vous invoquez... Et ma raison est prête à les trouver évidentes... terribles... implacables!...

— Eh bien, alors?...

— Mais ma conscience se révolte aussitôt contre ma raison!... Mais mon cœur est là qui me dit: — Non! non, ces paroles, ce vi-

sage... ce désespoir!... non, tout cela n'est pas d'une coupable, et, je te le jure, elle est innocente!... Je ne peux pas le prouver, moi... mais je le sens... mais j'en suis sûr, et je te le crie de toutes mes forces!... avec toutes mes angoisses... avec toutes mes larmes!... N'écoute pas ceux qui l'accusent!... Ils mentent! Leur logique est celle de la terre qui se trompe... la mienne est celle du ciel qui ne ment pas. Elle s'appelle la Raison!... je m'appelle la Foi...

— Mais enfin!...

— Ne les écoute pas, continua Cornélius avec plus d'exaltation, et rappelle-toi que dans ces mauvais jours où ton orgueil de savant est prêt à nier Dieu lui-même... il suffit d'un tressaillement de ton cœur pour te

l'affirmer!... Et comment veux-tu qu'il te trompe sur l'innocence d'un enfant... ce cœur qui ne ment pas, quand il s'agit de Dieu?...

— Ah bien, dit Tricamp, si la police raisonnait comme ça!...

— Oh! je ne demande pas à vous convaincre, reprit Cornélius; mais faites votre office, je ferai le mien!...

— Le vôtre?...

— Oui, oui... cherchez! furetez! fouillez! Entassez preuve sur preuve pour écraser cette malheureuse enfant; je saurai bien, de mon côté, ramasser toutes celles qui peuvent la défendre!

— Alors, répondit Tricamp, je ne vous conseille pas, monsieur, de compter parmi

ces dernières ce que j'ai trouvé tout à l'heure dans le tiroir de la demoiselle!...

— Quoi?... demanda Cornélius.

— Cette perle noire détachée du médaillon!... »

Cornélius saisit la perle... il tremblait.

« Dans son tiroir?...

— Oui, mon ami, oui... s'écria Balthazar. Dans le tiroir de sa commode..... tout à l'heure... devant moi!... »

Cornélius était pâle, immobile, anéanti!... La preuve était si convaincante, si effrayante!.. Cette malheureuse petite perle lui brûlait la main et l'écrasait de son poids!.... Il la regardait machinalement, sans la voir... et sans pouvoir en détacher les yeux!... Balthazar lui prit la main.....

mais Cornélius ne sentit rien... il paraissait stupide et regardait toujours la perle !...

« Cornélius! » s'écria Balthazar inquiet... Mais Cornélius le repoussa vivement, et se pencha comme pour mieux voir la perle en la faisant miroiter au jour.

« Quoi donc? murmura Balthazar.

— Ote-toi de là! » répondit Cornélius... Et, l'écartant brusquement, il courut à la fenêtre et regarda la perle de plus près.

Balthazar et Tricamp échangèrent un regard de surprise... et au même instant Cornélius, sans dire un mot, s'élança dans le cabinet.

« Il est fou! grommela M. Tricamp en le suivant des yeux. — Monsieur Balthazar, voulez-vous me permettre de verser un petit

verre de curaçao à mes gens ? Voici le jour, et la rue doit être un peu fraîche.

— Faites, monsieur, » dit Balthazar.

Tricamp sortit. Balthazar, en se retournant, vit la vieille Gudule agenouillée et priant dans un coin, et alla vivement rejoindre Cornélius dans le cabinet.

X

Le savant considérait avec la plus grande attention le manche du poignard et l'écrasement constaté par M. Tricamp. Cet examen dura quelques secondes, pendant lesquelles Balthazar, accablé et découragé, regarda son ami machinalement, sans prendre le moindre intérêt à sa conduite. Cornélius, sans prononcer un mot, monta sur une chaise, et observa avec le même soin les fils de fer de

la sonnette et la façon dont on avait pu les rompre...

« Où est la sonnette? dit-il brusquement.

— Dans la grande salle, » répondit Balthazar.

Cornélius tira le fil de fer qui devait être en communication avec elle, mais aucun bruit ne se fit entendre.

« Ah! dit Balthazar, elle avait tout prévu, va; elle avait décroché le battant. »

Cornélius, sans répondre, regarda attentivement où s'engageait le fil de fer; c'était dans un petit tube de fer-blanc de la grosseur d'un étui; le fil y jouait tout à l'aise, et l'obstacle ne venait pas de là, évidemment.

« Regarde la sonnette, dit-il à Balthazar: est-ce qu'elle remue quand je tire le fil? »

Balthazar alla sur le seuil de la porte et obéit sans comprendre.

« Bouge-t-elle? répéta Cornélius en tirant le fil à plusieurs reprises.

— Un peu, dit Balthazar, mais elle ne peut pas sonner; elle est toute roide et retournée, la bouche en l'air. On dirait que quelque chose la maintient dans cette position.

— C'est bon, dit Cornélius, nous verrons cela tout à l'heure; tiens le secrétaire, que je monte. »

Balthazar rentra dans le cabinet et fit ce qui lui était demandé. Cornélius enjamba de la chaise au secrétaire; et, s'aidant du couteau, se hissa péniblement jusqu'à l'œil-de-bœuf, comme s'il eût voulu juger par lui-même de la difficulté de l'entreprise.

Balthazar ouvrait la bouche pour l'interroger, quand il s'entendit appeler par Gudule dans la pièce voisine. Il sortit vivement et trouva la vieille femme tout émue et les agents de police accourus à sa voix.

« Monsieur, criait-elle, elle vient de se sauver !

— Christiane ?

— Oui, monsieur; je me relevais, je l'ai vue traverser la pièce et s'enfuir du côté du jardin ! Ah ! mon Dieu ! courez vite, elle va faire un malheur !

— Ah ! le petit serpent ! s'écria M. Tricamp, elle faisait la morte ; en route, vous autres, par le jardin ! »

Tous les agents s'élancèrent dehors, M. Tricamp en tête; et Balthazar courut à

la chambre de la jeune fille pour s'assurer que Gudule disait vrai.

Christiane avait disparu en effet; mais il retrouva dans la chambre Cornélius, qui était descendu par l'œil-de-bœuf. Le savant tenait les rideaux du lit écartés, et son attitude témoignait de la plus vive stupéfaction.

« Oui, oui, va... cherche-la, lui dit Balthazar furieux et persuadé que la stupeur de son ami avait pour motif le départ de Christiane : cherche-la ! Tu le vois bien qu'elle est coupable, puisqu'elle se sauve !...

— Je vois, répondit Cornélius en se retournant, tout tremblant d'émotion et l'œil en feu, je vois qu'elle est innocente, et que c'est nous qui sommes coupables !... et que c'est nous qui sommes stupides !

— Es-tu fou ?

— Et je le tiens, ton voleur !... ajouta Cornélius avec une exaltation croissante ; et je vais te dire tout ce qu'il a fait, moi, et comment il est entré, et comment il est sorti !... Et je te dirai son nom !... Et d'abord ce n'est pas par cette chambre ni par cette ouverture qu'il est entré ; c'est par la cheminée de ton cabinet.

— La cheminée ?

— Oui, la cheminée !... Et comme il en voulait, à son ordinaire, au métal, à ton or et à ton argent, il a couru d'abord à ton portefeuille, dont il a forcé la serrure d'acier ; puis à ton secrétaire, dont il a brisé la serrure de fer ; et, faisant paquet de tes florins, de tes ducats et de tes bijoux, il a tout emporté en

te laissant pour adieu le poignard dans la cloison... Et de là, décollant le papier de tenture, il a sauté dans la chambre de cette malheureuse enfant, où il a laissé tomber une perle... Et si tu veux voir ce qu'est devenu ton médaillon, viens! »

Il écarta les rideaux du lit et montra à Balthazar le petit crucifix de cuivre de la jeune fille, entièrement doré des pieds à la tête et resplendissant de ce nouvel éclat...

« Voilà ce qu'il a fait du cadre d'or... »

Et, plongeant la main dans le coquillage qui servait de bénitier au crucifix, il en tira les deux plaques de verre du médaillon, coulées d'une seule pièce avec la fleur au milieu:

« Et voilà ce qu'il a fait du reste!... »

Balthazar regardait son ami d'un air effaré.

« Et si tu veux savoir aussi comment il est sorti, reprit Cornélius en l'entraînant à la fenêtre sans lui laisser le temps de respirer, — regarde !... »

Il désignait la plus haute vitre, percée d'un petit trou de la grosseur d'une balle ordinaire, et si net, si rond, si parfait, que l'ouvrier le plus adroit n'eût pas mieux fait.

« Mais, s'écria enfin Balthazar, qui croyait rêver, mais qui est-ce qui a fait tout cela ?...

— Eh ! nigaud ! tu ne vois pas que c'est LA FOUDRE !... »

Elle serait tombée aux pieds de Balthazar qu'il n'eût pas été plus saisi... et il allait demander des explications à Cornélius, quand celui-ci lui imposa silence et prêta l'oreille. Une grande clameur s'élevait du côté du

quai et semblait remonter la rue en se rapprochant. — Ils ouvrirent la fenêtre et virent la foule s'agiter, crier et refluer jusqu'au perron, où elle s'arrêta pour livrer passage à une civière portée par des agents de police et sur laquelle était étendu le corps de Christiane!...

XI

La malheureuse enfant s'était jetée dans l'Amstel, d'où Petersen, le garde de nuit, venait de la retirer.

A la vue de ce pâle visage, de ces yeux qui semblaient fermés pour toujours, et de ces deux bras roidis où courait le froid de la mort, Balthazar et Cornélius se précipitèrent au-devant de la civière, prirent la jeune fille dans leurs bras et la transportèrent dans la

grande pièce devant le feu, sur un matelas que M. Tricamp eut le soin de faire étendre. Là, ils essayèrent de la ranimer, la réchauffant dans leurs bras, la suppliant et l'appelant comme si elle eût pu les entendre; mais les mains étaient glacées... le cœur ne battait plus. — A voir leur désespoir, il n'est personne qui n'eût senti son cœur se fondre en larmes. Ils lui demandaient pardon, ils s'accusaient! Tout le monde pleurait, car la foule avait envahi la pièce et les entourait. Enfin, au milieu de sa douleur, Cornélius eut un éclair de raison; et, collant ses lèvres sur celles de Christiane, il se mit à aspirer et respirer fortement, en facilitant avec la main le jeu des poumons. Pendant ce temps, M. Tricamp faisait chauffer des bouteilles de

grès, des fers à repasser et tout ce qui pouvait être de même emploi, pour l'appliquer sous les bras et sous les pieds de la jeune fille... — Il y eut là un terrible moment d'anxiété et de silence !... Les femmes priaient tout bas, les hommes regardaient, le cou tendu...

« Bah! dit quelqu'un, voilà bien du mal pour une voleuse !... »

Balthazar bondit; mais il n'eut rien à faire. On avait déjà jeté l'homme à la porte.

« Elle respire ! » s'écria Cornélius haletant.

Ce fut une clameur de joie. Tout le monde croyait au vol; mais à quoi servirait le malheur, si ce n'était à faire plaindre les coupables?

Quelques minutes après, Christiane sou

pira, et la vie reparut un peu sur ses joues. Un médecin qui arrivait la déclara sauvée et la fit transporter dans sa chambre. Les femmes restées seules avec elle la déshabillèrent et la mirent au lit. Cornélius et Balthazar allaient et venaient, fous de joie, donnant des conseils à travers la porte, demandant ce dont on avait besoin, courant le chercher, et, au milieu de tout cela, se félicitant et se serrant la main. Pour les hommes, ils dissertaient gravement, autour du feu, sur la meilleure façon de ranimer les noyés.

« Monsieur Balthazar, dit M. Tricamp, je vais me retirer avec mes hommes, car la jeune fille n'est pas, aujourd'hui, en état d'être arrêtée...

— Arrêtée!... s'écria Balthazar; mais Cor-

nélius ne vous l'a donc pas dit?... Mais elle est innocente!... Nous connaissons le voleur.

— Le voleur! répliqua M. Tricamp. Et qui donc?...

— Mais le Tonnerre! » dit Balthazar.

M. Tricamp ouvrit des yeux énormes.

« Le Tonnerre?...

— Mais oui, monsieur Tricamp, dit Cornélius un peu railleur, le Tonnerre, ou plutôt la Foudre! Vous appliquez la physiologie à la recherche des crimes; j'applique la physique...

— Et vous me soutiendrez, s'écria M. Tricamp exaspéré, que c'est la foudre qui a fait tout cela?

— Elle en fait bien d'autres! répliqua Cornélius. Et les clous de fauteuil qu'elle

plante dans une glace sans la casser; et la clef qu'elle arrache de sa serrure et qu'elle accroche à son clou; et le papier à cigarettes qu'elle écarte délicatement du bronze mis en fusion; et l'argent qu'elle volatilise à travers les mailles de la bourse qui demeure intacte; et les outils du cordonnier qu'elle pique au plafond et qu'elle aimante si bien, que les aiguilles courent comme des folles après le marteau; et le mur qu'elle déracine et qu'elle porte tout d'une pièce à vingt pas de là; et le joli trou qu'elle a fait à la vitre de Christiane, et le papier de tenture qu'elle a si proprement décollé; et ce médaillon dont elle a fondu les deux verres sans que la fleur fût atteinte, pour laisser galamment à notre ami le plus délicieux émail qu'on puisse

voir, et, à sa future, un cadeau de noce que nul ouvrier n'aurait su faire; et, enfin, l'or du cadre dont elle a doré tout le crucifix de Christiane!...

— Allons donc! répliqua M. Tricamp, ce n'est pas possible!... Et le paquet!... ce paquet qu'elle a remis à un homme par la fenêtre!...

— Présent, l'homme!... s'écria Petersen... c'était moi!

— Vous?

— Oui, monsieur Tricamp, et le paquet, c'est du linge qu'elle avait préparé pour mes petits enfants qui sont malades!

— Bon, bon, du linge! dit Tricamp exaspéré; mais l'or, mais l'argent, mais les ducats, et les florins, et les autres bijoux; où sont-ils?...

— Parbleu ! dit Cornélius en se frappant le front; vous m'y faites penser... »

Il sauta sur la table adossée au mur, et, retournant la sonnette par un violent effort :

« Les voilà !... »

Un gros lingot d'or, d'argent et de pierreries tomba de la sonnette avec le battant détaché, le tout fondu et coulé comme sait fondre et couler la foudre. Le métal en fusion, charriant les pierres fines et les perles, avait suivi le fil conducteur de la sonnette avec cette facilité de transport et cette fantaisie de moyens que l'électricité possède seule et qui tient du prodige et du miracle.

M. Tricamp ramassa le lingot et le considéra avec stupeur.

« Mais enfin, dit-il en se tournant vers

Cornélius, qu'est-ce qui vous a mis sur la voie?... »

Cornélius sourit.

« Cette perle noire, monsieur Tricamp, que vous m'avez remise vous-même, en me défiant d'y voir une preuve d'innocence.

— La perle noire !

— Oui, monsieur Tricamp, regardez ce petit point blanc imperceptible... C'est une brûlure ! Il n'en faut pas plus à la Providence pour sauver une créature humaine.

— Ma foi, monsieur; dit Tricamp en le saluant, le savant est plus fort que moi, je m'incline... et je vais étudier tout à l'heure la physique et la météorologie... Mais il ne me fallait pas moins que cette preuve pour éloigner de mon esprit un soupçon qui com-

mençait à grandir et que je vous prie de me pardonner... c'est que vous étiez le complice de la demoiselle.

— Enfin, dit Cornélius en riant, ce qui peut vous consoler, c'est que vous ne vous étiez pas trompé sur le sexe : c'était *la foudre !* »

M. Tricamp se sauva pour ne pas en entendre davantage, suivi de la foule qui voulait colporter l'étrange nouvelle, et Gudule vint annoncer que Christiane allait mieux, qu'elle savait tout, et qu'elle demandait à les voir.

Que dire de cette scène? Balthazar riait, Cornélius pleurait ; Christiane, à qui l'on défendait de parler, riait et pleurait.

« Ma petite Christiane, dit Balthazar, à

genoux près du lit, si tu ne veux pas me chagriner, ne refuse pas le cadeau que je vais te faire. »

Et il déposa sur le lit le lingot d'or, d'argent et de pierreries.

Christiane fit le geste de refuser.

« Oh! dit vivement Balthazar en lui fermant la bouche, il te faut bien une dot...

— ... Si vous voulez de moi pour mari?... » ajouta Cornélius.

Christiane ne répondit rien ; mais elle regarda d'un œil humide le bon savant qui lui avait rendu l'honneur et la vie... Et je vous assure, moi qui étais là, que ce regard ne voulait pas dire : Non!

LES

TROIS CISEAUX

POÉSIE EN PROSE

MARBRE

—

Sur la ville de Minerve, le soleil se lève, dissipant les vapeurs du matin. Salut au dieu! Son premier rayon a rougi le faîte de son temple inachevé, rival du Parthénon ; et, sur la frise de marbre qui regarde l'Orient...

Voici la longue théorie des jeunes filles aux colliers de figues sèches, des cavaliers

nus à cheval, des joueurs de flûte balancés sur un pied, qui se ranime au jeu de l'ombre et de la clarté naissante. Et le dieu, charmé à son réveil, promet à la pieuse Athènes un jour pur et sans orage africain.

Salut au dieu! Chassé du lit par sa pensée brûlante, et debout sur le frêle échafaud, le sculpteur attaque déjà, sur la face qui regarde l'occident, le relief ébauché de la veille. Il frappe! maillet et ciseau résonnent et réveillent tout autour des légions d'oiseaux!...

Les pesants chariots de fruits et de légumes roulent à grand bruit par les rues et les places lointaines. Le grossier paysan d'Acar-

nanie aiguillonne ses bœufs et les pousse, mugissants, à l'abattoir.

Le barbier ouvre sa boutique ; l'encens des autels voltige sur les toits en blanches vapeurs... et les esclaves courent, empressés, heurtant amphores et corbeilles, tandis que les jeunes filles arrosent le pavé poudreux des portiques.

De la rue baignée dans l'ombre, la fraîcheur des dalles humides monte jusqu'au travailleur matinal. Le vent lui apporte par bouffées les senteurs de la mer, le parfum des fleurs de l'Attique et le bruit confus du Pirée qui s'anime.

Là-bas, mouvement et clameurs! Ici, le silence et le calme, à l'abri des murs sacrés. La rue est écartée et déserte, et, quand le sculpteur interrompt sa besogne, il n'est pas d'autre murmure que celui des arbres balancés par le vent...

Et celui de sa voix qui tout bas fredonne les vers du poëte, tandis que sa main taille en plein marbre les prouesses de son héros! Ici Phœbus-Apollon préside aux jeux de ses sœurs studieuses. Là, archer divin, il frappe de ses dards empestés les Grecs assemblés aux rivages troyens!

Plus loin, il poursuit Daphné dans l'épais-

seur du bois... Il court... et toutefois comme il sied à un dieu... sans effort qui dénature sa calme beauté !... Elle court aussi, la jeune vierge... comme lui fidèle à garder un noble maintien.

Profil droit, front pur, menton arrondi, et chevelure épaisse... Est-ce Diane, ou Daphné?... — Mortelle ou déesse?... — Qu'importe ! — Le divin, c'est le beau. — Et le sculpteur sourit à ses pensées railleuses...

« Où finit la terre? Où commence le ciel? Le grand Jupiter lui-même s'y perdrait. Voilà tantôt midi... Où sont les dieux à cette heure? Jupiter se gorge d'ambroisie et caresse Ganymède, ou bien il court les bois à

quatre pattes, et velu de poils fauves!... Et Junon devine son époux dans le premier taureau qui passe.

« Et Vénus pâmée... ne s'est-elle pas endormie dans les bras d'un gardeur de chèvres... cependant que Mercure trafique et vole au Pirée, et que Minerve, vieille fille, garde le logis et met ses chiffons en ordre? Triste vie pour ceux d'en haut!

« Ce soir, chez Aspasie, nous autres mortels nous aurons à souper des filles, de bons vins et des fleurs! Ce sera l'Olympe, et les immortels en rougiront d'envie!... Les dieux se font hommes! les hommes se font dieux! Où commence le ciel? où finit la terre?

Le vieux Jupiter lui-même s'y perdrait! »

Ainsi pense le sculpteur, et le profil délicat s'achève. De femme ou déesse, qu'importe! Belle tête, mais de cervelle, point!... Qui vient là-bas sur la pointe du pied, évitant l'eau du ruisseau, et frais comme Pâris en bonne fortune?... Un jeune homme qui suit l'ombre du mur, et, derrière lui, un autre citoyen pensif et grave!

Et le premier lève les yeux vers l'échafaud; il sourit et montre ses dents blanches, et d'une voix douce et harmonieuse : « Salut, Phidias!... » Phidias se penche et sourit : « O Alcibiade, salut! » Mais l'homme grave regarde aussi l'échafaud et soupire, car il

faudra rendre compte de toutes ces dépenses au peuple athénien, plus inconstant que les flots de l'Euripe.

Et celui-là est Périclès! Et derrière eux, ce bonhomme qui marche tête haute, en plein soleil... et qui, pour un empire, n'aurait garde de chercher l'ombre; celui-là n'est autre que Socrate, tout fier de se griller, pour mater sa chair et son âme.

Ils sont passés! Le soleil monte au ciel; l'air blanchit en lumineuse vapeur... une ombre légère commence à voiler la face du temple qui rayonnait tout à l'heure... A la façade maintenant de resplendir!... A son marbre de s'échauffer en plein midi!... Par-

tout l'ombre cède aux rayons ardents; la rue, si fraîche, en a perdu les trois quarts... Phidias essuie la sueur de son front, et son bras s'arrête engourdi.

Il fait un signe, et là-bas... de cette boutique ornée de feuillages... attentive... une jeune fille se lève et s'empresse... Dans un panier de jonc elle étale trois feuilles de vigne, et dispose avec amour la tranche rose de la pastèque, la figue de Carie, savoureuse et gercée, le miel d'or, et deux petits pains de fine fleur de froment!

D'autres feuilles couronnent la corbeille, et deux grappes blondes entourent le joyeux flacon de vin de Syracuse, au doux parfum, à

la saveur plus douce, et qui donnerait au plus lourdaud les instincts héroïques du bouillant Ajax!

Elle s'élance, et d'un pied léger franchit la rue... Un coup d'œil, ici... là... personne!... Elle est sur l'échelle poudreuse; et, rouge de joie, arrive à lui; il suspend la corbeille à l'une des feuilles dentelées de la corniche, et attire la jeune fille émue... doucement rebelle... il l'attire tout près du mur, là où nul regard ne peut les surprendre, fors celui des dieux égrillards!

Et lentement il dégrafe la tunique blanche... l'étoffe glisse et retombe, et laisse à nu l'épaule arrondie de la jeune vierge... sa gorge,

bourgeon naissant, et plus bas mille beautés en fleur, que mûrira bientôt le soleil ardent de l'Attique.

Toute cette blancheur resplendit et palpite... Les seins frémissent comme les plumes de l'oiseau surpris, et toute la virginité de l'enfant monte à ses joues en pudeur rose... Vraiment cela fait plaisir à voir!...

Mais lui regarde et compare... Il compare cette vie florissante du sang pur et de la jeune chair au marbre que le ciseau veut faire vivre, il compare et fronce le sourcil...

Car ici... la gorge de Daphné est légèrement ridée, et ce qui est pli disgracieux dans

le marbre est fossette légère dans la chair vive! Il regarde encore... et touche, et son doigt laisse sur la peau transparente une rouge empreinte.

Elle ne bouge pas... elle n'oserait!... Religieusement elle retient son jeune souffle... et par moments son sein se soulève oppressé. Elle promène son regard du visage pensif de Phidias à sa sœur, la jeune fille de marbre... et, comme elle, demeure immobile et muette!...

Phidias a vu... Il sourit et glisse un baiser sur la jeune épaule... c'est l'adieu; l'étoffe remonte... la rougeur s'abaisse... l'agrafe est

rattachée, et, lestement, la jeune fille franchit de nouveau la rue...

Elle appelle sa mère et ses sœurs... Il faut que tout le monde le sache! Phidias l'a prise pour modèle... Sa mère et ses sœurs vont fièrement le répéter aux voisines, et, ce soir, toutes envieront l'honneur.

Pour lui, étendu sur ses planches, avec son manteau roulé pour coussin, il va mordre à la grappe et boire au flacon, jusqu'à l'heure où l'on cherche dans le sommeil un refuge contre la chaleur accablante du jour...

...Plus de bruit, tout dort, et la cigale chante! — Tout doucement, il laisse retom-

ber sa tête... et maintenant que le Pélion s'écroule!... Il dort bravement entre ciel et terre, et ainsi jusqu'à l'heure moins chaude qui ramène les brises de la mer et qui renvoie les Athéniens aux discussions de l'Agora et des Portiques!

Alors... que Phidias se lève!... car le soleil a fait bien du chemin; content de la façade, il poursuit sa marche autour des murs sacrés, et ses rayons obliques glissent déjà sur le relief où le ciseau s'est arrêté.

Et le sculpteur attend et regarde : c'est l'épreuve! Le marbre s'éclaire de tons rosés comme envahi par un flux de sang... il s'anime... il vit!

Et voici sur la frise, vierges, cavaliers nus à cheval et joueurs de flûte, balancés sur un pied, qui défilent bravement au soleil couchant comme les autres à l'aurore; et, bouche béante, les Athéniens admirent.

Salut à Phidias qui descend! Salut au soleil qui s'en va!... les deux artistes ont fini leur journée! O sculpteur! va baigner tes membres où la sueur ruisselle, va parfumer tes cheveux poudreux et revêtir la plus belle de tes tuniques.

Phidias va souper chez Aspasie; Phœbus-Apollon va souper au ciel! Où commence le ciel, où finit la terre? — Le grand Jupiter s'y perdrait lui-même!

PIERRE

—

Jeunes gens, qui voulez sculpter la pierre et tailler l'image, venez au bonhomme Erwin de Steinbach!... Venez à moi!... là-haut! sur la cathédrale!... là-haut! dans mon nid! Tout là-haut, où le clocher s'élève, svelte et hardi!...

Ici j'habite : — air léger et clarté pure! Le vent souffle et les corneilles tourbillonnent

effarouchées... Ici j'habite, et je vis, et je travaille, au milieu des nuages... où mon clocher flotte comme un navire ailé!...

Tout au loin, des montagnes bleues, des villes et des villages, des champs et des provinces!... Et le Rhin!... O bon fleuve chrétien!... te voilà donc, avec tes châteaux et tes églises... blanc comme la nappe d'un maître-autel!

Et ici... tout en bas!... la vue se trouble et la tête tourne!... Voyez!... des maisons! des maisons!... des toits, et des tours, et des tourelles... et un, deux... trois... vingt clochers, deçà, delà, qui volent au ciel, comme le nôtre, de toutes leurs ailes!... et, comme lui, chantent à pleine voix!...

Mais, par ma foi! le nôtre est le roi des clochers; il les devance de trois hauteurs; son bourdon cause avec le tonnerre par les nuits d'orage; et les nuages, défilant vers la plaine, se reposent à ses dentelures de pierre comme un troupeau de cigognes en voyage.

Et voyez donc sur le parvis. — Des hommes?... — Oui-dà! En voilà un qui lève le nez... Bonjour, compère!... Qu'est-ce que c'est?... on dirait qu'il parle!... Ah bien, crie à tue-tête, il n'en viendra pas à nous un soupir... c'est le bon de l'affaire... les cris humains ne montent pas jusqu'ici, la terre est déjà trop loin.

Midi!... paix! Le marteau frappe deux fois le timbre, et le bourdon se met en branle...

et puis sonne à toute volée. Entendez-vous ce qu'il dit? « A la messe! à la messe! Au ciel! au ciel! » Et les cloches de répéter... « Au ciel! au ciel!... » Et hurrah! donc, sautez, les cloches!

On ne s'entend plus... la charpente craque, et tout s'ébranle : — Alleluia! sonnez, les cloches!... Alleluia! le Christ est né! Il nous a sauvés de la terre, il nous a conquis le ciel. Les dieux païens gardaient la route; vains fantômes, chassés d'un souffle. Tous les saints ont commencé l'escalade.

Au ciel! au ciel! — Qui pleure, qui se plaint, qui souffre en bas?... Dites à ces gens qu'ils sont fous!... Ici leurs regards!... Et

que cette envie les morde au cœur de secouer la boue terrestre et de s'élancer, les premiers, vers la demeure de l'éternel sourire!

Pleurs, maladies ou désastres... qu'est cela? Ici vos regards!... bonnes gens qui vous désolez en bas... ici vos regards!

Que voyez-vous dans la splendeur du ciel bleu?... Le saint clocher, escalier céleste, et la croix au sommet qui montre le chemin! — Sus! sus! en avant! — Au ciel! au ciel!

Et ne vous dites pas que c'est trop haut, car à chacun de nous, venant au monde, l'ange gardien attacha deux ailes : l'une, blanche comme neige, et c'est l'amour!...

l'autre, bleue comme un ciel d'été, et c'est la foi !... Et voilà le secret de l'escalade.

A ceux qui murmurent : « Maître Erwin est un hibou dans son clocher ; il taille, taille, taille tout le jour et souvent la nuit !... Quelle vie !... c'est un hibou ! »

Répondez-leur que ma place est la bonne, celle de la sentinelle qui veut de loin voir venir, et ne pas être surprise par l'heure du départ.

A moi l'éternel avis du vent qui passe et qui balaye sous mon ciseau pierre en éclats, pierre en poussière ! — « Erwin ! Erwin ! un jour ainsi je soufflerai tes os brisés et ta chair en poudre !... Pense à la mort ! »

A moi l'éternel avis des étoiles qui s'allument en haut, lorsqu'en bas l'homme souffle les siennes! — « Erwin! Erwin! ainsi ta vie s'éteindra sur terre pour se rallumer au ciel... Pense à la mort! »

Oui, vraiment, j'aime à rester ici par les nuits claires; la lune me fait alors quelque blanche visite... Elle vient là, entre deux piliers, et me regarde si doucement, que les pleurs m'en viennent aux yeux.

Et puis, j'y ai des amis, de bons amis à moi! — Non pas vous seulement, mes apprentis, mes chers enfants encore imberbes; mais d'autres plus vieux, qui sont ridés comme moi, et comme moi flétris par l'âge.

Vous m'entendez bien, je parle de ces bons saints de pierre, noircis par le vent et par la pluie... Tels vous les voyez, tels ils étaient déjà, lorsqu'un jour mon père me fit monter, tout petit, sur la plate-forme.

Oui, ils étaient là, graves et roides dans leurs niches, maigres et décharnés, les vieilles barbes!... Celui-ci tenait sa crosse; cet autre la croix de son martyre!... Et mon père, enfant, les avait déjà connus tels!

Je les regardais avec effroi; ils me semblaient trop sévères, et je n'osais ni remuer en leur présence, ni parler; encore moins jouer, comme on me l'avait permis.

Pourtant, à force de les regarder, il me

parut qu'un léger sourire effleurait leurs faces brunes, et alors je m'enhardis jusqu'à toucher la sandale de ce vieux saint Matthieu, puis son manteau, puis sa barbe auguste...

Et, comme il ne bougeait pas, je compris qu'il était homme à en rire; et dès lors il fut mon ami, et ses voisins comme lui, l'un après l'autre, et ce saint Pierre le dernier, car il me semblait de beaucoup le plus farouche.

Et peu à peu, à mesure que je grandissais, augmentait le nombre de mes amis; car aux vieux il s'en joignait d'autres inconnus, tout neufs, et à ceux-là avec orgueil je faisais, comme plus ancien, les honneurs

du logis. Si bien que mon père m'attira un jour, et me dit :

« Jean, mon enfant, ton grand-père espérait finir ce clocher ; il est mort à la tâche ; et moi aussi, je mourrai sans en voir la fin : et toi ?... »

Sans répondre, je tirai glorieusement de ma jaquette un petit personnage de mon fait, travaillé dans le bois avec un vieux couteau : un saint Laurent, s'il vous plaît, armé de son gril... et qui n'était déjà pas si mal !

Et, l'ayant regardé, mon père ne dit rien, mais il me prit dans ses bras et descendit les marches quatre à quatre, jusqu'à cette

logette qui a toujours été la demeure des Erwin, et entra en criant à ma mère :

« — Femme ! femme !... le petit Jean le finira ! — Il finira le clocher !... femme !... Embrasse-moi, embrasse le louveteau, il finira le clocher, ma femme !... » — Et tous de pleurer.

Et voilà comment... Mais on monte !... Qui va là ?... — Le tavernier Job, avec un broc de bière mousseuse ? — Non, ce pas léger !... ce chuchotement essoufflé !... Ah ! je devine !...

Allons !... sortez !... sortez !... jeunes filles... Je vous vois bien, dans l'ombre de l'escalier, toutes honteuses ! Allons ! soit, je

permets encore cette fois... montrez-nous vos joues fraîches !

Oui, oui ! Je le sais bien, vous voulez voir *au loin* les vertes campagnes... et *tout près*... messieurs les apprentis !... Tenez !... celle-ci qui rougit jusqu'au blanc des yeux !... Elle se plaint du vent et ramène le mouchoir sur son front... Charmante chose !... Trois coups de crayon, jeunes gens !... et vous avez une Vierge !...

Bast !... je parle aux corbeaux !... Ils ont bien affaire de vierges !... Et la messe que j'oublie... moi !...

Vite ! laissez là vos marteaux, mes en-

fants... et vous, jeunes filles, baissez vos coiffes, et dépêchons. L'office est commencé. Pour rien au monde vous ne me feriez manquer l'Élévation !

Allons, jeune troupeau, en route sur le noir escalier!... Doucement! doucement! chut!... Un bruit de lèvres!... Ah! jeunesse! vous êtes dans l'ombre, et vous croyez que Dieu n'en voit rien!

Doucement, donc... pas si vite... mon pied commence à trembler sur les marches usées... Où vont-ils?... nuit complète!... Et je n'entends plus rien!... Allons!... maître Erwin, c'est bien fait : vous grondez, on s'enfuit.

Et vous-même, autrefois... dans cet escalier!... quand la chère fiancée vous venait voir! Sainte âme que Dieu bénisse là-haut!... nous avions aussi notre rire éclatant; et la mère grondait comme moi, appelant de loin!... Et nous descendions plus vite!...

Ce rire enfantin de la chère femme!... le bonhomme Erwin l'aura bientôt pour accueil dans un monde meilleur!... bientôt! bientôt!...

Car ses cheveux blanchissent déjà!... Et je les entends dire autour de moi : — Le maître se courbe; aura-t-il le temps de finir le clocher?...

Assurément, il l'aura... à moins que cela

ne déplaise formellement à Dieu!... Une pierre à droite, une pierre à gauche... la vie d'un homme n'est pas longue, mais, bien menée, elle abat encore de l'ouvrage.

Une heure viendra où, sur l'œuvre achevée, le ciseau aura jeté son dernier cri : alors qu'il s'échappe de ma main débile; un dernier regard au cher clocher; il est fini! bonsoir, maître Erwin!

Mon corps descendra ces marches, pour s'en aller au chœur recevoir l'eau bénite ; et, de la plate-forme, pour s'élancer, mon âme n'aura qu'à déployer ses ailes!

L'escalier s'éclaire; par l'ouverture étroite le soleil me salue d'un joyeux rayon... l'odeur

du saint encens parfume l'air... C'est l'orgue, la voix des femmes, le chant des prêtres!...

O Seigneur! sois béni! Cette journée est encore à moi, sois béni!... Voici ton église où les vitraux étincellent, où ta splendide clarté rayonne comme une espérance!... O Dieu du ciel! déjà le *Kyrie!*... Où ai-je mis mon livre?

Bon! bon! vous voilà, jeunes gens!... Sournois, vous chantez et me regardez en souriant!... Laissez-moi passer!... Oui, me voilà pour chanter aussi, moi, et sans trembler encore!...

Gloria in excelsis Deo! Gloria in excelsis!

PLATRE

—

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Madame et le petit vont bien?... Allons, tant mieux!... Vous me voyez occupé à *décorer* la façade de cette chose.

Montez donc sur l'échafaud, près de moi... là!... Voulez-vous du feu?... Regardez en bas : c'est un joli coup d'œil.

Le boulevard, les quais ruisselants de ma-

cadam, et deux lignes droites de maisons!... Hein, est-ce droit? On dirait que c'est fait à coups de canon!... Voulez-vous de l'absinthe?

De chaque côté les gracieux pavillons des journaux, cuirassés d'écailles de serpent et armés d'un dard aigu, symbole ingénieux de la presse!

Et ces autres pavillons, couronnés d'un globe d'azur, spirituel emblème de l'universalité des besoins naturels!

C'est admirable!... Vous ne sauriez imaginer, monsieur, quelle poésie de travailler ici aux sons capricieux de l'orgue de Barbarie, à l'odeur vivifiante du bitume...

Au grincement des roues énormes pulvéri-

sant les cailloux, au roulement continu des fiacres, des charrettes et des omnibus!...

L'omnibus, surtout!... Parfois le sifflet du conducteur m'avertit. Il va passer, il passe... et je m'arrête à le contempler avec amour.

Et à la vue de ces bonnes gens, assis côte à côte et dos à dos sur l'impériale, comme des veaux qu'on mène à la foire, mon âme s'émeut jusqu'à la tendresse.

Elle s'émeut... oui, monsieur!... car c'est la vivante image de la société moderne, avec toutes ses conquêtes morales et politiques. Cet omnibus jaune, c'est tout 89!

Plus de priviléges! Marquis, chiffonniers, imbécile ou grand homme, magistrat ou filou,

jeunes ou vieux, tout le monde est *égal* devant le cordon du conducteur.

Il y a de la place ou il n'y en a pas. C'est au plus hardi à escalader le premier l'escalier crotté en se décrottant sur le nez du plus timide.

Pour la *liberté*, une fois là-haut, vous avez assurément celle de fumer! Et quant à la *fraternité*, voyez l'empressement de chacun à passer au conducteur les trois sous du voisin! — Cela tire les larmes des yeux.

Et puis l'un bâille, l'autre lit, le troisième digère. Celui-là s'enrhume, celui-ci dort, et cet autre calcule et chiffre en mangeant sa canne.

Et pas un, monsieur... pas un qui pense à Dieu, ni à diable!... et qui se soucie de son âme, plus que les deux chevaux de l'omnibus!...

Que sur ces dix athées Dieu irrité tonne... et verse l'eau à foison, vous verrez dix parapluies s'ouvrir tranquillement...

Et confirmer une fois de plus le triomphe incontestable de l'industrie moderne sur les forces providentielles et rageuses de la nature.

Et voilà bien ce qui fait notre supériorité sur les autres temps, monsieur; voilà bien ce qui... mais pardon! — Vous ne m'écoutez pas, et vous regardez sur les quais... Plaît-il?... Quel est ce monument, qui a l'air d'une malle?

C'est un théâtre lyrique, monsieur. Et plus loin une fontaine, témoin ces trois foulards qui sèchent sur la façade!

Ah çà! — par-dessus les toits! — c'est un clocher gothique, à ce qu'il paraît.... le clocher de la mairie du premier arrondissement!

L'église était oblique à la rue. Nous avons fait une mairie oblique à l'église, et un clocher oblique à tous les deux.

Et maintenant le tout est d'un merveilleux accord... comme vous le voyez, puisqu'il représente parfaitement un huilier.

Quant à ceci, c'est encore un mystère. Peut-

être une mairie ou une bibliothèque, à moins que ce ne soit une chapelle évangélique ou une caisse des dépôts et consignations.

Ce doit être une caisse, l'apparence y est; mais patience! quand on vous aura fait là un portique grec suivi d'un vestibule romain, et des fenêtres renaissance...,

Un dôme arabe couronné de fenêtres gothiques et d'une quantité raisonnable de tuyaux de poêle...,

Et sur la façade deux étages de colonnes supportant péniblement une console, avec des terrasses sans balustrades, et des balustres sur les toits, pour les chats...,

Et des œils-de-bœuf qui seront bouchés, et

des portes par lesquelles on n'entrera pas, — et des fenêtres coupées en trois par des planchers, de manière à n'éclairer en haut que le dessous des tables...,

Et dedans, des corridors éclairés au gaz à midi, pour montrer que nous savons nous passer du soleil...

Ah! quand il y aura toutes ces choses, cela n'aura plus l'air de rien du tout, et ce sera le moment de s'écrier : — Est-ce assez dix-neuvième siècle?

Vous regardez ce que je taille? et vous cherchez ce que cela peut-être, hein? J'allais vous le demander.

Il faudra voir : le hasard est si grand! —

Peut-être une carafe, peut-être un soufflet, peut-être une cruche funéraire. Aimez-vous la cruche? On en a mis partout!

Ah! nous sommes si embarrassés, monsieur! On ne se met pas assez à la place d'un pauvre diable de sculpteur qui n'a pas une croyance dans le cœur ni une idée dans la tête.

Je vous assure que, quand on a fourré à droite et à gauche des guirlandes, des masques tragiques, un casque, deux torches en sautoir, une balance, une ou deux muses... accommodés de macarons, de vermicelle et de lauriers à la mode de la renaissance...,

Et puis de petits ronds, de petites losanges,

et de petits boulets heureusement égayés par leur union avec les signes du zodiaque...,

Et enfin, campé sur la porte cette bonne femme universelle qui représente tour à tour, suivant les besoins de la bâtisse : la France, la Pisciculture, l'Académie de médecine, la Garde de Paris ou la Charcuterie de Troyes...

Oh! monsieur, je vous assure qu'on entre alors dans une terrible angoisse, et qu'on se prend la tête à deux mains en s'écriant avec amertume :

« Heureuses gens qui croyaient à saint Antoine et à son cochon! — Ils sculptaient Antoine, ils sculptaient le cochon, et tout le monde était content! »

Et ils n'étaient pas obligés de recourir à de fades allégories qui puent le philosophisme et qui font rendre gorge aux passants!

Mais quoi! quand je vous ferais en relief les onze mille vierges, — la belle avance! Vous n'y croyez pas, ni moi non plus!

A quoi croyez-vous? Vous n'en savez rien! Et moi donc!... Et alors que diable voulez-vous que je flanque là pour vous faire plaisir? Des légumes! — Croyons-nous encore au légume?...

Une botte d'asperges... comme chapiteau! Tiens! qu'est-ce que vous dites de ça? C'est peut-être assez neuf!...

Ah! je vous vois venir! — Sculpte tes contemporains! Eh bien, j'y ai pensé, monsieur. — Oui, j'ai pensé à dérouler ici comme sur les frises du Parthénon...

...Un bataillon de garde nationale, — la marche du bœuf-gras — et la queue de l'Ambigu! — Mais j'ai reculé devant nos chapeaux.

J'y viendrai peut-être : les philosophes positivistes m'assurent que j'y viendrai!... J'en ai le frisson!

A cela vous me direz : Qu'est-ce que cela te fait? — Vous avez bien raison, ce sera toujours assez beau pour le temps que durera cette baraque...

Et ce qu'on dira de moi après ma mort...
Entre nous, vous savez!... je m'en moque!

Décidément, je risque la botte d'asperges. — Vous filez? — Allons, au plaisir... je ne vous reconduis pas... vous permettez?... Entre *artistes!*

LE

ROSIER DE SCHUBERT

I

.... « Et comment mourut-il? » dis je à mon Allemand
Il me tendit son verre et me répondit : « Verse ! »
Et but, et, cela fait, soupira longuement
(Un bonhomme un peu fou, mais, du reste, charmant
Puis s'écria : « Messieurs, il est mort d'une averse,
Et si vous vous taisez, je vous dirai comment.

« Ce fut à Vienne, un soir, et par un temps de pluie.
— Qui de vous n'a pas eu de tels jours dans sa vie,

Sombres, froids? — Pensez-y! Voici l'heure de nuit,
Où le spleen, assassin gentleman, vient sans bruit,
Poliment... prend son homme aux cheveux... et, tout blême,
L'invite froidement à s'égorger soi-même;
Voici la triste chambre où l'ombre va croissant. —
Ouvrez! cherchez le ciel par un effort suprême...
Pas un espoir dans l'air, mais le ciel menaçant...
Mais la nuit, des toits noirs de brouillard et de suie,
Et d'humides clartés, étoiles de la pluie,
Que la bourrasque souffle et décroche en passant...
Mais la sinistre impasse où chaque objet s'éclaire,
Grandit, s'allonge en spectre et redevient obscur
Aux reflets que le gaz ou que le réverbère
Promènent, balancés, sur la noirceur du mur;
La rue et ses ruisseaux, et ses flaques de boues,
Pour l'éclaboussement des chevaux et des roues;
Et ses pavés brillants et gras, et son trottoir

Luisant d'éclairs, au seuil des boutiques ouvertes,
Vertige de la fange, éblouissant miroir
Qui nous attire, ainsi que l'eau verte du soir,
Aux parapets des ponts et des berges désertes. —
Mais, de l'ombre aux clartés, le jeu lugubre à voir
Des allants et venants... le concert par bouffées
Des voitures, des cris, des clameurs étouffées,
Des chiens, de l'orgue infâme! Et ce bruit énervant
De tout objet bizarre : enseignes et palettes
De barbiers, contrevents, lanternes, girouettes,
Balancés et heurtés à tous les coups du vent.
Enfin, et plus affreux que le fracas immense,
Le silence; et partout, au milieu du silence,
Le bruit sec des pavés au choc des gouttes d'eau,
Et leur clapotement sans fin dans le ruisseau.
L'Éternelle, Maudite, et Froide, et Lourde Pluie,
Mal si lourd en effet, et tant de fois souffert

Par le Dante exilé du ciel de l'Italie,
Qu'il y voit un supplice et le donne à l'Enfer.

Bienheureux fils de Rome et de la vieille Athènes!
Du moins, lorsque ceux-là se fatiguaient du jeu,
C'était joyeusement qu'ils se coupaient les veines,
Car leur dernier regard était pour un ciel bleu. —
C'était fête au Romain de sauter dans le Tibre
En plein jour! — Mais chez lui, comme au fond d'un cachot,
S'enfermer, s'étouffer aux vapeurs d'un réchaud...
Il n'eût pas estimé sa fin d'un homme libre!
— Il nous fallait ce froid qui nous glace les os,
Et ces lourdes vapeurs que le vent nous secoue,
Pour inventer la mort si frileuse à huis clos.
Ces gens savaient le sang; ils ignoraient la boue!
Non! Rome des vieux temps, tu ne l'as pas connu,
Ce brouillard éternel qui tombe goutte à goutte...

Quand l'orage éclatait, forçait ton peuple nu
A fuir de tous côtés, au pas de la déroute,
Prompt éclat! prompte fin! rien de plus! Même loi
Aux orages du ciel qu'à ceux du peuple-roi!...
Il fallait, des sommets de ton vieux Capitole,
Vingt torrents déchaînés et d'une course folle
Inondant le Forum, balayant le chemin,
Pour laver les pavés du sang noir de la veille,
Et lancer aux égouts, d'une vigueur pareille,
Le corps d'un chien galeux ou d'un César romain.
Après quoi le soleil rayonnait de plus belle
Et séchait les sept monts de la ville éternelle,
Pour faire place nette au sang du lendemain!
— Cherchez un pavé sec à Paris comme à Vienne.
Soleil mort! — Il est temps que la grande nuit vienne.
Un déluge à pleine eau n'ayant pas réussi,
Voici que de là-haut, on nous en verse un autre,

Par dose, à petits coups; — l'humanité s'y vautre,
Sans Noé, cette fois, pour en prendre souci,
Et se noie en douceur. — Pour de bon, Dieu merci!

II

J'en parle en connaisseur, messieurs, j'étais à Vienne
Le voisin de Schubert, aussi pauvre que lui,
Et j'avais, ce soir-là, ma lourde part d'ennui,
Qui me faisait habile à deviner la sienne.
Nous logions porte à porte et nous connaissions bien,
Sans nous être parlé. — Son mur était le mien.
Je l'entendis rentrer, s'agiter dans la chambre,
Sans un pauvre tison, par ce froid de novembre,
A ranimer dans l'âtre. — Il se mit à marcher

De ce pas lourd qui fait résonner le plancher,
Et qui dit mieux que pleurs, que soupirs ou blasphème,
L'horrible lassitude et l'ennui de soi-même. —
Il me vint à l'esprit de lui crier : « Voisin!
Je meurs de solitude, et le ciel vous envoie;
J'ai du tabac tout frais, un reste de vieux vin;
Une tristesse à deux est presque de la joie;
Venez! » — Je le sauvais... Pourquoi je n'en fis rien?
Qui le sait? Quelque honte, un scrupule, ou peut-être
Moins encore. Aussi bien, il ouvrit sa fenêtre,
Et, prompt à s'engouffrer, le vent froid de l'hiver
Lui jeta son écume et sa plainte au visage;
Mais avec cette plainte, un son limpide et clair,
Quelques accords lointains arrachés de leur air
Comme les fleurs de l'arbre, et semés au passage. —
Ah! douloureuse aumône au triste cœur navré,
Au pauvre sans foyer, à l'artiste malade;

C'étaient quelques accents de ce chant inspiré
Qui l'a fait immortel, de cette *Sérénade*
Que vous connaissez tous, pour en avoir pleuré.
— Je pleurais... sachant bien d'où nous était venue
Cette voix fraîche et pure, au milieu de la nuit;
Mais Schubert avant moi l'avait bien reconnue;
Et l'on applaudissait la chanteuse à grand bruit,
Qu'il écoutait toujours, et, penché vers la rue,
Oubliait tout : le froid, sa tristesse et la nuit.
En face était l'hôtel d'un très-haut personnage,
Qui donnait ce soir-là grande fête et concert. —
C'était là qu'on chantait; et tous, suivant l'usage,
Applaudissaient le chant sans penser à Schubert. —
La musique, la danse et la rumeur lointaine
De ce monde joyeux nous arrivaient à peine.
Les salons étaient loin. — Un seul petit boudoir,
D'où montaient jusqu'à nous les échos de la fête,

S'ouvrait de ce côté, pour servir de retraite
Aux danseuses du bal. — Et nous pouvions les voir,
Aux frissons des rideaux qui s'écartaient sans cesse,
Relever leurs cheveux dénoués par l'ivresse
De la valse étourdie, essayer au miroir
L'éclat d'un diamant ou les feux d'un œil noir,
Dégraffer la ceinture ou le soulier qui blesse,
Respirer en passant le vent glacé du soir,
Et rire et s'éventer, puis à la ritournelle
Reprendre leurs bouquets et fuir à tire-d'aile.
— Je le connaissais bien, le réduit amoureux...
C'était la chambre aimée où dormait la chanteuse,
Fille de nos voisins, beauté blonde et rieuse,
Qui vivait de chansons et nous charmait tous deux...
Sans regarder Schubert, je devinais ses yeux
Ardents à découvrir, sous les rideaux de soie,
Parmi tous ces rubans, lilas, roses ou bleus,

Une blancheur de vierge avec de blonds cheveux,
Une blancheur à lui, son amour et sa joie!...

J'avais, depuis avril, en me cachant un peu,
D'une fenêtre à l'autre observé bien des choses :
D'abord certains rideaux écartés, et le jeu
D'un regard assez vif; puis des persiennes closes,
Mais qui laissaient très-bien deviner un œil bleu
Très-curieux du ciel, des toits, d'une fenêtre,
Qui n'était pas à moi, mais bien au jeune maître.
Enfin, par un soleil de mai, par un beau jour
D'insectes bourdonnants, de vent tiède et d'amour,
On s'était accoudée à la fenêtre ouverte,
L'esprit prenant son vol vers les pays rêvés;
Et des pavés aux toits, et des toits aux pavés,
Le regard s'élevait et s'abaissait, alerte,
Inquiet, maladif et tout chargé d'ennui,

Comme un petit oiseau qui vole en découverte
Et qui ne trouve rien à rapporter chez lui.
Mais Schubert s'était mis à regarder de même,
Et ses yeux plus hardis criaient si haut : *Je t'aime!*
Qu'il avait bien fallu refermer les rideaux
(On l'a toujours ainsi pratiqué chez les filles),
Se remettre au piano, massacrer deux quadrilles,
Chanter, et cette fois, ô douceur! chanter faux!

Après cela pensez que je perdis haleine
A suivre des amants si lestes en chemin.
Un pauvre homme, en amour, a déjà trop de peine
A voler sur les pas du démon qui l'entraîne,
Pour aller s'essouffler aux courses du voisin.
Puisque l'on s'aimait tant, il fallait se le dire...
Des yeux. — Il est certain qu'avec quelque rougeur
On n'y manquait jamais : mais après la douceur

Des longs et longs regards, mais après le sourire
On n'a pas encor dit la moitié de son cœur ;
Et se taire du reste, on en mourrait ! Écrire,
Folie ! et se parler, on ne l'essayait pas,
Sinon par quelques mots que les lèvres muettes
Se renvoyaient de loin, accentués tout bas,
Sinon par des baisers donnés aux fleurs discrètes
Ou très-nonchalamment déposés sur la main,
Et qui savaient fort bien retrouver leur chemin.
Mais les pauvres discours et l'entretien maussade !
S'il avait trop duré, si Schubert, à la fin,
Retrouvant son langage à lui, son chant divin,
N'eût, pour cri de réveil, joué la *Sérénade !*

III

Bien trouvé, mon Schubert! Voilà les vrais accents,
Vrai langage d'amour! La sainte mélodie
Pourra bien résonner, triomphante et hardie,
Sans parole, et braver l'oreille des passants.
Ce qu'elle ose chanter pour une seule femme,
Muet pour tout le monde, aura pour elle un sens.
D'un cœur à l'autre cœur, les sons obéissants
Iront lui murmurer tous les secrets de l'âme.
Vrai langage d'amour! et qui se comprend bien.

La passion n'est pas bavarde, et son délire
Ne parle jamais plus que lorsqu'il ne dit rien.
La musique commence où la parole expire;
L'amour aime à chanter ce qu'il ne sait pas dire.
Tous ses enivrements n'ont que des sons confus,
Gazouillements, soupirs, cris où le sens n'est plus;
Une heure vient, d'étreinte et de brûlante fièvre,
Où le grand mot « je t'aime » expire sur la lèvre
Et fait place au baiser, murmure et joli son
Qui, n'étant plus un mot, est presque une chanson! —
On la comprit si bien, cette langue céleste,
Qu'à son premier appel une gamme très-leste
Sur le piano d'en bas répondit sans tarder.
Et Schubert préludant... pour n'être pas en reste,
La voisine aussitôt se mit à préluder.
Il joua. Son élève, attentive et docile,
En silence écouta le motif tout nouveau,

Et, quand il eut fini, sa main très-inhabile
Essaya, mais trop vite, et gâta le morceau...
Maître Schubert vit bien ce que l'on voulait dire,
Il répéta le chant en corrigeant l'erreur;
L'élève se reprit avec plus de bonheur,
Et la chanson d'en haut la paya d'un sourire.
Le beau jour!... Du soleil, des oiseaux, un ciel clair
Tout souriant et gai, la brise à plein visage!
Les deux pianos chantaient, et les sons au passage,
Comme sylphes ailés porteurs de leur message,
S'entre-croisaient en foule et s'embrassaient dans l'air!
Et puis des menuets, des rondeaux, des sonates,
Des valses! Chaque jour de nouvelles chansons.
Et celles du printemps, aux roses écarlates,
Et celles de l'été qui dore les moissons,
Et celles de l'hiver chassant les feuilles jaunes,
La pâle *jeune fille* au jardin de *la Mort*,

Le *Chant de Rosemonde*, et les bois où l'effort
Des grands vents déchaînés porte le *Roi des aunes!*

On ne va pas si loin sans vouloir un peu mieux
Que des baisers au vent ou des chants amoureux;
Et, par exemple, fleurs, dentelle parfumée,
Rubans, cheveux, que sais-je enfin? quelque trésor
Où se grisent les doigts, où la lèvre enflammée
Retrouve une saveur de la personne aimée.
Et quelque chose d'elle y frémissant encor.
Schubert, au bord du toit ayant cloué trois planches,
Possédait un parterre et rêvait un berceau.
Des jasmins arrosés, Dieu sait! tous les dimanches,
S'efforçaient, pour lui plaire, à prospérer sans eau,
Et la profusion de leurs corolles blanches
Déguisait la mansarde en joli nid d'oiseau.
Mais, au printemps, le roi de toute la corbeille,

La perle du jardin par ses vives couleurs,
Fut un certain rosier, de ceux qui sont en fleurs
A toutes les saisons, une franche merveille !
Le fin duvet couvrait encor chaque bourgeon
Le matin où Schubert, voyant avril renaître,
Ouvrit, en même temps, à l'air pur sa fenêtre,
A l'amour pur son cœur. Déjà, sous le coton,
Le rose vif perçait l'écorce du bouton,
Lorsque le doux aveu s'échangea, si rapide,
Par un coup d'œil brûlant contre un regard humide
Et quelque temps après, tandis que les chansons
Pour la première fois bavardaient tant de choses,
L'ivresse du soleil gonflant tous les boutons,
Les boutons éclataient, et les rougeurs écloses
S'enflammaient sur la tige en gros bouquets de roses.
Resplendissant éclat qui fut vite aperçu !
Car un matin (comment? je ne l'ai jamais su)

Je vis que le rosier avait changé de place,
Et qu'au premier étage il fleurissait en face.
Qu'il fût donné gratis, j'en ai toujours douté.
L'adroit petit lutin qui l'avait transporté
Fait depuis trop longtemps son métier dans le monde
Pour ignorer le prix d'un présent accepté,
Et qu'à rosier en fleurs on répond tresse blonde.

VI

Ainsi passa l'été. Malgré les premiers froids
Ce triste soir du bal, et malgré tant de pluie,
Le rosier bourgeonnait pour la troisième fois,
Mais une seule rose était épanouie.
Schubert la regardait sur la fenêtre amie
Frissonner sans secours au caprice du vent.
Un tourbillon rapide emportait bien souvent
Quelque branche flétrie ou quelque feuille sèche;
La rose tenait bon : la rafale passait,

Courbait la pauvre fleur, la fleur se redressait
Et souriait au vent, plus charmante et plus fraîche.

Fut-il las à la fin de suivre les combats
De cette fleur vaillante [illegible] près de sa perte,
Ou de chercher en vain dans la chambre déserte
Celle qu'il attendait et qui ne venait pas?

L'esprit des saints accords lui soufflait-il tout bas
Quelque riche motif, germe de symphonie?
Ou bien espérait-il, à force d'harmonie,
En sorcier qu'il était, le chanteur immortel,
Fasciner de si loin l'oublieuse maîtresse,
Qu'elle vînt, éperdue et folle à son appel,
Bravant toute pudeur pour son cri de détresse?
Il rentra dans la chambre et se mit au piano...

Ce fut un air divin, et que le maestro
Dut écouter du ciel, comme l'*Enfant malade*
Entend les séraphins chanter leur *Sérénade*,
Non pas un triste chant de deuil ni de regret,
Mais un doux souvenir des champs qu'il adorait,
Et le dernier regard que jette derrière elle
L'âme qui pour le ciel va déployer son aile.
Ce qu'il improvisa, moi seul, ô mes amis!
Moi seul j'ai pu l'entendre, et seul je puis le dire :
Quelque chose de frais, de suave, d'exquis,
Où les pleurs en tombant s'éclairaient d'un sourire.
Je vous le dirai mal, mais je l'ai bien compris.
Jamais sur le clavier cette main frissonnante
N'a cherché note à note, avec un soin cruel,
Ces accords dérobés au concert éternel;
Mais, comme un lourd pédant peut commenter le Dante,
Et quelqu'un que je sais imiter Raphaël,

Je vous dirai le sens, le sens lourd et charnel :
La prose traduira la poésie ardente,
L'épais langage humain les chants ailés du ciel.

V

« Faut-il pleurer, mon cœur, ou bien faut-il sourire?
Compterons-nous les maux que nous avons soufferts
Comme un supplice atroce ou comme un saint martyre,
Pour nous en plaindre au ciel, ou pour en être fiers?

« Nous serons fiers, mon cœur, la douleur est bénie.
Heureux celui qui souffre, il est déjà meilleur!
Des vertus à ce prix, à ce prix du génie,
A nous la bonne part, et vienne la douleur!

« Que l'eau tombe du ciel, la plante est rajeunie.
Luise un premier rayon, voici déjà la fleur :
Ainsi coulent les pleurs sur mon âme engourdie,
L'art, mon soleil à moi, féconde ma douleur.
La fleur commence à naître, et c'est la mélodie!
Si nous voulons chanter, il faut pleurer, mon cœur.

« Pluie entre deux soleils; averse, franche pluie
Des champs, des bois déserts, on ne t'évite pas;
Tu nous prends en chemin, sans nous donner envie
De chercher un abri ni de presser le pas.
L'air frémit, chargé d'eau; le grillon se dépêche;
L'oiseau siffle et s'enfuit; une goutte là-bas
A fait dans le sentier craquer la feuille sèche;
Une autre, puis une autre; et, voilés peu à peu,
S'effacent les lointains sous l'épais brouillard bleu.
Respirez! C'est la pluie, et bienfaisante et fraîche,

La bonne et sainte pluie! . . . .

. . . .

. . . .

. . . . A présent, écoutez!
Tout le sommet du bois a la fièvre et frissonne,
Car, dans les hauts rameaux balancés, agités,
L'eau tombe à larges flots, tombe, et de tous côtés
Froisse branchages morts et feuillage d'automne.
Harmonieux concert, chant triste et monotone
Qui berce et fait rêver. . . . .

. . . .

. . . .

. . . . Des gazons rajeunis,
Des buissons et des fleurs, des taillis et des mousses,
Voici tous les parfums échappés de leurs nids,
Mille senteurs de bois plus âcres ou plus douces.
Fraîcheur, frissons de l'air, parfums, soyez bénis!

Cette pluie est la mienne... elle passe, elle est prompte!
Elle nous vient du ciel vierge, et vierge y remonte,
Et ne laisse en chemin des tièdes gouttes d'eau
Que pour désaltérer et la mouche et l'oiseau,
Pour suspendre tremblants à toute jeune branche,
A tout petit brin d'herbe, à toute fleur qui penche,
Les pleurs qu'à léger bruit ils laissent s'écouler,
Et qu'un premier rayon va faire étinceler...

. . . .
. . . .
. . . .

. . . Paix ! la feuille reluit : c'est le rayon qui perce
Les mûriers épineux, mais pâle cette fois;
Honteux d'avoir été surpris par une averse,
Il n'ose s'engager dans l'épaisseur du bois.
Et pourtant les oiseaux ont retrouvé leur voix.
Voici maître grillon qui sort et qui traverse

Tous les petits torrents dont le sol est creusé,
Et qui passe à pied sec, tout fier d'avoir osé.
Allons! il est bien temps, soleil, que tu paraisses;
Car ta maîtresse est là, tordant ses longs cheveux;
La plus belle, ô soleil! de tes quatre maîtresses,
L'automne aux fruits mûris, celle que tu caresses
Avec le plus d'amour sous la splendeur des cieux.

. . . .

. . . .

. . . Telle, au sortir du bain, la jeune fille émue,
Ruisselante de pleurs, tient ses deux bras croisés
Sur sa gorge mignonne et sur l'épaule nue
Où courent les frissons, comme autant de baisers,
Et dit, balbutiant : « Ma bonne, vous jasez.
« Vite donc! ce peignoir! vite que je m'essuie! »

. . . .

Ainsi l'automne, humide au sortir de la pluie,

Grelotte au fond du bois. Un trait d'or et de feu
Jaillit, et sur son front s'éclabousse en caresse!
L'amante au regard fauve a reconnu son Dieu
Et frissonne éperdue, et se pâme d'ivresse
A sentir son épaule et ses beaux seins mouillés
Par les lèvres du Dieu largement essuyés. . .

. . . .

Heure de volupté, de calme et de paresse!

. . . .

L'oiseau se tait, le vent se berce, le ciel bleu
Dort impassible et pur. Sur la fraîcheur de l'herbe
Le roi soleil s'étend, nonchalant et superbe,
Et dans ses bras l'automne, ardente à s'épuiser,
S'assoupit et s'endort sur un dernier baiser ! »

Les accords s'endormaient, langoureux, et la phrase
Mourait sur un soupir. J'écoutais en extase...

Averti par l'instinct ou par un son de voix
Qu'un amant de si loin pouvait seul reconnaître,
Schubert, levé d'un bond, courut à la fenêtre,
Se pencha. L'amoureuse était là cette fois,
Et certe elle écoutait... les ravissantes choses
Que lui disait tout bas un danseur bien ganté,
Bien rasé, bien frisé, bien mis, bien cravaté,
Le tout en minaudant et regardant les roses.
Si bien qu'un moment vint où l'homme au bel habit
Baisa les doigts; — le sot pouvait risquer l'épaule; —
Où la belle sourit à son tour et cueillit...
Ta fleur! Schubert! ta fleur! pour l'offrir à ce drôle
Un cri! je l'entendis, puis le battant poussé
De la fenêtre... et puis plus rien! Et je pensai
Que cette vieille histoire étant aussi la mienne,
Je serais malhabile à consoler sa peine,
Et je repris ma place à mon foyer glacé...

VI

Allons ! debout, Schubert ! debout ! le jour se lève,
Et son premier rayon m'éblouit au réveil ;
Prends que nous avons fait tous deux un mauvais rêve,
Et debout ! m'entends-tu? du soleil ! du soleil !
Pas un nuage au ciel, mais des vapeurs si pâles,
Qu'un souffle les disperse, et l'azur a souri.
Espérance, fraîcheur et gaieté matinales
Chantent leur sérénade au bord du toit fleuri.
Debout ! Les beaux jasmins qui bordent ta fenêtre.

Frileux, et par le jour à peine réveillés,
Tardent à se rouvrir, et dans leurs plis mouillés
Gardent tous leurs parfums pour le réveil du maître.
Des toits environnants, des légions d'oiseaux,
Tes pauvres, ô Schubert! nourris de tes gâteaux,
Des chanteurs comme toi, nos voisins de mansarde,
Viennent du bout de l'aile effleurer tes carreaux
Et pensent tristement : « Comme le maître tarde,
Et qu'il est paresseux à tirer ses rideaux! »
Si paresseux enfin, que mon effroi commence.
Je frappe... rien. J'appelle et je frappe plus fort...
Mais rien! Épouvanté de ce morne silence,
Je fais sauter la porte... et Schubert était mort!... »

« — Parbleu! cria quelqu'un, notre Allemand nous berce
Avec des contes bleus! Il est mort bellement
D'un anévrisme au cœur, rompu subitement

Par une trahison, et non par une averse. »
L'Allemand, ayant bu, soupira longuement
(Un bonhomme un peu fou, mais du reste charmant)
Et répondit : « Messieurs, il est mort d'une averse...
Par un jour de soleil, il l'eût pris autrement! »

FIN.

Coulommiers. — Typ. P. BRODARD. 11-95.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03345 3310

